

MARKO VOVTCHOK

Une dame instruite



Kiev
Editions «Dnipro»
1986



MARKO VOVTCHOK

Une dame instruite

Y1
B 61

*Traduit de l'ukrainien
par Stanislas Dovhaniuk*

Illustré par Serguïi Adamovytch

B $\frac{4702590100-214}{M205(04)-86}$ 214.86

© Présentation —
Editions «Dnipro», 1983.

© Traduction française —
Editions «Dnipro», 1986.

I

Les gens s'étonnent que je sois gaie: comme si je n'avais pas essuyé de malheurs. Mais j'ai toujours été comme ça. Elle est née comme ça, comme on dit... Parfois on me battait (mieux vaudrait ne pas s'en rappeler), je n'arrivais pas à me retenir et me mettais à pleurer, mais, après un instant de réflexion, je me mettais à rire. Il y a des malheurs qui font pleurer et il y en a d'autres qui font sauter — c'est mon malheur à moi. Si je devais pleurer toutes mes peines, il y a longtemps que j'aurais pleuré toutes les larmes de mes yeux. Je n'ai pas connu mes parents: j'ai grandi orpheline, en pays étranger, chez les gens. Bien que je n'aie pas eu de travail pénible à faire, on m'oubliait, on ne cherchait pas à savoir si j'avais faim, si j'avais froid, si j'étais vivante...

Vers l'âge de dix ans, j'entrai au service d'une vieille dame. On pouvait dire qu'elle était tranquille, peut-être parce qu'elle était déjà faible, traînait à peine les pieds, et quand

elle se mettait à parler, elle ne faisait que marmotter, on avait du mal à comprendre ce qu'elle disait; quant à flanquer des rossées, elle n'y pensait même pas. Elle passait ses journées sur les paliers et la nuit elle gémissait et geignait. On disait que quand elle était jeune, elle avait pas mal roulé sa bosse... mais il faut quand même s'arrêter un jour.

De mon temps, on vivait tranquillement chez la vieille dame; le seul malheur c'était qu'elle ne nous laissait aller nulle part. On obtenait la permission d'aller à l'église rien qu'à l'occasion des grandes fêtes. Quant à y aller le dimanche, on ne pouvait même pas y penser. «Vous allez vous relâcher, disait la dame en se fâchant, je ne vous laisserai pas aller!... Vous n'avez pas encore l'âge pour penser à Dieu: vous aurez le temps, ce n'est pas maintenant que vous allez mourir».

On restait parfois à travailler des journées entières dans la chambre des bonnes. Et le silence autour de nous semblait ensorcelant. Il n'était troublé que par les gémissements de la dame ou lorsqu'une fille demandait quelque chose à l'oreille d'une autre ou soupirait d'ennui. Qu'il était ennuyeux, le travail. Tellement ennuyeux qu'il devenait assommant, mais que faire? Heureusement encore qu'on n'y battait pas dix fois par jour,

comme on entendait le dire, cela se faisait chez d'autres.

Et parfois on se réjouissait sans savoir pourquoi. On était tellement gaies que le cœur se mettait à palpiter! Si on avait pu, on aurait chanté si fort que l'écho se serait fait entendre jusqu'au village... Mais on n'osait pas!... On se regardait et le rire nous prenait. Tantôt l'une fronçait le sourcil et une autre lui répondait de la même façon; tantôt on en attachait une à la chaise par une tresse; ou bien une autre se levait brusquement et se mettait à sautiller sur la pointe des pieds pour que la dame n'entendît pas — elle tournoyait, pivotait en balançant les bras... Qu'est-ce qu'on s'amusaît!

La vieille dame n'avait comme proches qu'une petite-fille qui faisait ses études à Kiev dans une... difficile à prononcer... in-sti-tu-tion. Elle écrivait souvent à la vieille; et la vieille lisait ses lettres chaque jour tantôt en pleurant, tantôt en riant. Un beau jour, la petite-fille lui écrivit de venir déjà la chercher pour l'em-mener à la maison... Mon Dieu! Toute la maison se mit en branle: blanchir, laver, mettre en ordre!... On attendait la jeune dame! La jeune dame allait venir!

La vieille dame semblait rétablie: elle allait en se dandinant d'une pièce à une autre, regar-

dait la route par chaque fenêtre et nous envoyait au-delà du village pour voir si la jeune dame ne venait pas. Et c'est ce qu'il nous fallait. On peut dire que la semaine où nous allions à sa rencontre fut la meilleure. On nous envoyait et nous, on courait, on volait... Comme c'est agréable de parcourir la steppe, les champs pittoresques!... La steppe verdoyante semble fuir devant tes yeux quelque part au lointain... Il fait bon de respirer en liberté!

On cueillait des fleurs et l'on en faisait des couronnes que l'on mettait sur la tête. On allait ainsi comme des mariées jusqu'au domaine. Mais en y entrant, on les enlevait et on les jetait — on n'avait tellement pas envie de jeter ces couronnes, tellement pas!

II

La jeune dame arriva enfin... Qu'est-ce qu'elle était jolie! De qui tenait-elle? On avait l'impression qu'on ne pouvait même pas peindre une telle beauté!... La vieille la prit dans ses bras et ne la lâchait pas, l'embrassait, la caressait, la cajolait. Elle la promenait à travers les pièces, lui montrait tout, lui racontait tout; la jeune dame ne faisait qu'aller et venir et observait tout d'un œil curieux.

La vieille la fit asseoir à table. Elle pleurait,

se réjouissait, la questionnait, la régalaît: «Peut-être veux-tu manger ceci, peut-être boire ceci?» Elle plaça devant elle toutes sortes de mets, de boissons; elle s'assit elle-même près d'elle et ne se lassait pas de l'admirer. La jeune dame engloutissait tout comme un moineau, rapidement et proprement. Nous les regardions de derrière la porte et écoutions ce que la jeune dame allait dire — peut-être parviendrions-nous à connaître ses pensées, son caractère, ses habitudes?

— Comment as-tu vécu, ma chère, toute seule? demandait la vieille. Tu ne me dis rien.

— Ah, bonne maman! Qu'y a-t-il à raconter? C'était tellement ennuyeux!

— Vous a-t-on appris beaucoup de choses?... Que t'a-t-on donc appris, mon petit lapin?

— Vous voulez tout savoir!... Vous avez de la chance, mamie, d'avoir vécu ici en liberté, mais moi, qu'est-ce que j'ai souffert de ces études!... Et ne me le rappelez jamais!

— Ma chère!... Bien sûr, c'étaient des étrangers: ils t'ont beaucoup offensée... Pourquoi ne me l'as-tu pas écrit aussitôt?

— Mais que dites-vous là, mamie? Comment pouvait-on? On l'aurait su tout de suite...

— Ma pauvrettel!... Dis-moi donc comment ces âmes infidèles t'humiliaient là-bas.



— Oh, bonne maman! On nous tourmentait, on nous faisait souffrir et tout pour des bagatelles. Apprends ceci et cela et encore cela et encore... travaille, travaille et travaille!... Pourquoi dois-je savoir comment les étoiles se meuvent dans le ciel ou bien comment les gens vivent au-delà des mers, s'ils se sentent bien ou s'ils se sentent mal là-bas? Il me suffit de savoir comment je dois me montrer parmi les gens...

— Mais les gens étudient quand même pour quelque chose, mon trésor! Même nos jeunes dames, quelque pauvres qu'elles soient, même elles glapissent en français.

— Pour ça oui, mamie!... se mit à gazouiller la jeune dame. Le français et la musique, je les prenais au sérieux; la danse aussi. Il le faut bien. Chacun respecte ces choses-là, chacun vante ces choses-là; et tout le reste n'est que du tintouin... Apprends et oublie! Et ceux qui enseignent s'ennuient et ceux qui apprennent s'embêtent. Beaucoup de temps a été perdu inutilement!

— Mais comment se fait-il? On enseigne mal?

— Je vous assure que c'était et ennuyeux et mauvais et inutile. Ils ne pensent qu'à se faire payer et nous, on pense au moment où

on nous mettra en liberté au plus vite... Qu'est-ce qui vous tracasse, mamie?

— C'est que, ma chérie, ils se faisaient payer assez cher et enseignaient mal. Et si par la suite tu oublies tout?

— Rassurez-vous, mamie! Comment peut-on parmi des invités ou chez des gens oublier la musique ou la danse ou ne serait-ce que la langue française?... Quant aux absurdités d'outre-mer, je les faisais entrer par une oreille et sortir par l'autre, si bien que je n'en sais rien du tout. Et je m'en fiche!

— Et si un jour quelqu'un te demande comment les étoiles se meuvent là-bas dans le ciel ou autre chose? Les gens te blâmeront aussitôt: on dira qu'elle a fait ses études et ne sait rien!

— Mais que dites-vous là, mamie? C'est seulement à vous que j'ai avoué que je ne sais pas, les autres n'y pigeront jamais rien, même s'ils me questionnent toute la journée. Je me tirerai de tout et ce sont eux encore qui seront dupes, voilà, mamie! Vous voulez que je vous chante? Ecoutez!

Et elle se mit à chanter, entonna une chanson. On aurait dit de l'argent que l'on faisait tinter.

La vieille la couvrit de baisers. «Ma chérie!

Ma consolation!» Et la jeune dame l'enjôlait et lui demandait:

— Achetez-moi, bonne maman, de beaux vêtements à la nouvelle mode!

— Pour ça ne t'en fais pas, mon enfant. Tu auras tout. Tu seras une princesse au-dessus de toutes les demoiselles!

Nous, les filles, nous nous regardâmes: on l'avait bien instruite, notre jeune dame, et surtout, semblait-il, à duper les gens!

III

— Venons vite, ma chère, dit la vieille dame, je veux que tu te choisisses une fille.

— Et elle la mena à nous. Nous nous détachâmes de la porte et nous précipitâmes vers un coin où nous nous entassâmes.

— C'est votre jeune dame, nous annonça-t-elle. Baisez-lui la main.

La jeune dame nous tendit ses deux petites mains à baiser sans sembler nous regarder.

La vieille nous montrait toutes: celle-ci, c'est Ganna; celle-là, c'est Varka; celle-là, c'est Domakha...

— Mon Dieu! s'exclama la jeune dame en tressaillant et en claquant des mains. Est-ce que quelqu'une de vous saura me peigner, me lacer les souliers?



Elle se tenait, les mains serrées, et nous regardait.

— Pourquoi pas? dit la vieille. Elles sauront, ma chère. Sinon, on leur apprendra.

— Comment t'appelles-tu? me demanda la jeune dame et, sans m'écouter, s'adressa à la vieille: Ce sera la mienne!

— D'accord, celle que tu veux, ma chère: que ce soit celle-là. Fais attention, Oustyna (elle s'adressa à moi), sers bien, la jeune dame t'aimera.

— Allons-nous-en, mamie, il est déjà temps! lui coupa la parole la jeune dame; elle fit la grimace, se détourna, ferma les yeux, Dieu sait pourquoi, bondit de sa place comme un chat aveuglé par des bouffées de fumée tirées d'une pipe...

— Il faut, ma chère, dit la vieille, la mettre à la raison: elles sont bêtes. Je dirai une chose, toi une autre et elle deviendra raisonnable.

— Dommage, mamie, qu'on ne les ait pas formées dès le début! Maintenant essaie de leur apprendre! Il fallait les envoyer en ville.

Et elles se mettaient à discuter de nous comme s'il s'agissait de chevaux ou d'autre chose.

— Oh, Oustetchka! se désolaient les filles. Comment tu vivras si elle est si peu aimable?

— Que faire, dis-je, les filles? Cela ne sert à rien de s'attrister, c'est la vie. Qui vivra verra.

Et je restai pensive aussi.

IV

Le soir on m'appela: «Va chez la jeune dame, la déshabiller».

J'entrai. La jeune dame se tenait devant le miroir et se dépouillait déjà de tous ses vêtements.

— Qu'est-ce que tu fabriquais? Déshabille-moi vite! Vite, je veux dormir!

Je la déshabillais et elle me couvrait d'invec-tives:

— Mais dépêche-toi, dépêche-toi donc!

Elle se jeta sur le lit:

— Déchausse-moi!... Et tu sais comment tresser les cheveux? demanda-t-elle.

— Non, je ne sais pas.

— Mon Dieu! Quel malheur! Qu'elle est bête!... Va-t-en!

Les filles m'attendaient déjà:

— Alors quoi, Oustia? Quoi, sœurlette? Comment est-elle, chère amie?

Que devais-je leur dire?

— Je suis bête, dis-je, les filles, parce que je ne sais pas tresser les cheveux!...

V

Le lendemain, notre jeune dame se réveilla de bonne heure. Elle se lava, mit tout en ordre, parcourut tous les bâtiments, tout le domaine, alla même au verger. Elle respirait la joie. «Je suis à la maison! disait-elle. A la maison! Tout m'est permis!»

Elle embrassait la vieille dame et lui demandait à tout bout de champ:

— Quand est-ce qu'on ira en visite, bonne maman? Et quand est-ce qu'on aura du monde?

— Mais laisse-moi me réjouir tout d'abord de ton arrivée, mon petit poisson, laisse-moi t'admirer!

— Mais je suis déjà lasse d'attendre, mamie! Ma seule pensée était que quand je viendrais à la maison, je m'amuserais, il y aurait du monde, de la musique, des danses... Bonne maman chérie!

— Allons bon, mon petit oiseau! Dès qu'on aura fait un peu d'ordre, je ferai venir du monde.

Le rangement commença. La vieille se mit à sortir des malles de la chambre de débarras, à choisir des velours, des tissus fins, à tailler, à les faire essayer à la jeune dame. Celle-ci en sursautait, en rougissait de joie. Tantôt elle bondissait vers un miroir, tantôt elle jetait

un coup d'œil dans un autre; elle prenait un verre d'eau et s'y admirait pour voir comme elle était belle. Elle tressait et détressait ses cheveux, les entrelaçait de rubans, les ornait de fleurs...

— Ah, bonne maman, s'écriait-elle, quand donc mettrai-je ma robe de satin?

— Quand tu seras fiancée, mon enfant, lui répondait la vieille. Je te donnerai en mariage à un prince ou à un comte, au plus grand preux du monde!

Et la jeune dame faisait la fière et se prenait déjà pour une princesse d'illustre naissance.

On ne les entendait parler que de princes et de grands seigneurs. Elles imaginaient qu'elles étaient fin prêtes aux noces, qu'elles faisaient construire des bâtiments en pierre, qu'on leur attelait des chevaux moreaux, c'était terrible! Elles babillaient ainsi, babillaient et la jeune dame finissait par pousser un soupir:

— Mais, mamie, on ne fait que parler... Et on n'a encore eu personne chez nous jusqu'à présent!

— Attends un peu: il y aura tellement de monde qu'il n'y aura pas assez de place pour tous.



VI

Et, en effet, on accourut chez nous en foule, comme à un pèlerinage. Les uns partaient, d'autres arrivaient. On ne nous laissait aucun répit: il fallait courir, servir, se mettre en peine du matin au soir. Une telle foule s'amenait parfois qu'on s'étonnait de la diversité des seigneurs qu'il y avait parmi elle. Et tout ce monde rigolait, dansait, mangeait, buvait; tout ce monde aimait tellement s'amuser et était tellement soigné! Certaines dames n'arrivaient pas à entrer par la porte. Et combien nous vîmes passer de fils de seigneurs! Ils tournaient comme un essaim autour de notre jeune dame, bourdonnaient comme des bourdons. Elle les passa sûrement tous en revue: elle adressait la parole à l'un et sourcillait à un autre, se renseignait aimablement sur la santé de l'un et se plaignait à un autre en disant que sans lui elle éprouvait une sorte de tristesse et de mélancolie, faisait asseoir tel autre à côté de soi, comme s'il faisait partie de la famille, voyez-vous. Les pauvres diables s'amourachèrent d'elle, en devinrent complètement fous, commencèrent à maigrir, à se dessécher. Ils venaient chez nous chaque jour, avançant l'un l'autre et se regardant de travers. Était-elle vraiment au goût de tout le monde ou n'avaient-

ils alors aucun autre divertissement? On aurait dit des fourmis. Et, en effet, comment se divertir dans le monde? Comment embellir sa jeune vie?... Si ce n'est manger voluptueusement, boire et s'enivrer, voir beaucoup de gens.

VII

De fil en aiguille la jeune dame transforma tout à sa manière, la vie et le ménage.

— Mais cessez donc, cessez, mamie, de tricoter! N'avez-vous personne pour travailler? Dès que quelqu'un arrive, on vous voit toujours en train de tricoter, comme si vous étiez une domestique.

— Mais c'est ennuyeux sans travail, mon enfant! répondait la vieille.

— Prenez un livre et lisez.

— Qu'est-ce que je lirai? Je ne peux plus lire.

— Alors promenez-vous comme ça, seulement, chérie, ne tricotez pas! Crevez-moi plutôt l'œil avec cette aiguille!

— Bon, d'accord, d'accord, calme-toi!

La vieille cessait de tricoter et s'ennuyait. La jeune dame lui mit un bonnet avec des rubans bigarrés et la fit asseoir sur un fauteuil au milieu de la chambre. Si des hôtes arrivaient, elle serait prête, les accueillerait.

La vieille languissait et la jeune dame se réjouissait:

— Comme on est bien, bonne maman, comme on est bien, comme c'est majestueux et somptueux chez nous!

VIII

Nous, les filles, elle nous mit toutes à la couture. Elle nous apprenait elle-même et accourait à tout moment pour voir si l'on cousait. Et même quand on allait dîner, elle se renfrognait et nous grondait. Puis, de jour en jour, on la vit de plus en plus courroucée; déjà elle criait; parfois elle nous pinçait ou nous bousculait à la dérobee... et rougissait elle-même comme une écrevisse, de honte. Ceci tant qu'elle ne s'était pas encore habituée: mais quand elle se fut accoutumée, familiarisée, nous apprîmes alors où siégeait le mal dans le monde.

Quand je venais l'habiller, de quels outrages elle ne m'accablait pas!... Je lui nattais les cheveux — ce n'est pas comme ça! Je les lui dénattais et renattais — de nouveau ce n'est pas comme ça! Et toute la matinée s'écoulait ainsi. Elle me pinçait, me poussait, me labourait avec le peigne, me piquait avec les épingle, me versait de l'eau dessus — que ne

faisait-elle pas au-dessus de ma pauvre tête!

Une fois, des officiers de régiment devaient venir nous voir de la ville. On avait balayé la cour encore la veille; on avait mis la maison en ordre comme pour Pâques. La jeune dame s'assit pour se faire peigner... Mon Dieu! J'aurais préféré prendre de la braisè rouge dans la main que devoir m'abrutir auprès de sa tresse châtain clair... Elle me traita de tous les noms, puis me dit de m'en aller, puis de revenir; elle me poussait, se ruait sur moi — j'eus même peur! Elle vociférait, glapissait, trépignait, puis se mit à pleurer!... Je m'élançai dehors et elle



de me suivre dans le verger: «Je te mettrai en pièces! Je t'étoufferai, vipère!» Je jetai un coup d'œil sur elle en arrière: elle était devenue si terrible que je vacillai sur mes pieds. Elle me saisit au cou avec les deux mains!... Ses mains étaient froides comme des vipères. Je voulus crier, mais j'en eus la respiration coupée et je m'écroulai près d'un pommier. De l'eau froide me fit reprendre connaissance. J'ouvris les yeux: les filles, toutes pâles comme la mort, étaient rassemblées près de moi. La jeune dame était étendue sur un fauteuil et pleurait; la vieille se tenait au-dessus de ma tête et me couvrait d'injures, la bouche écumante de rage.

— Qu'as-tu fait, vaurienne! Comment as-tu osé irriter la jeune dame? Je t'exilerai en Sibérie! Je te conduirai au tombeau!

Et elle consolait la jeune dame:

— Ne pleure pas, ne pleure pas, mon petit ange: elle ne vaut pas tes larmes! Tu tomberais malade, à Dieu ne plaise! Tu vois, tes mains sont toutes froides. C'est assez, ça suffit! Pourquoi te charges-tu de tout toi-même? Rappelle-moi ce qui ne te plaît pas.

— Et toi, vaurienne (elle se mit à m'invectiver de nouveau), tu auras ton compte!...

Et je ne sais comment je pus éviter un autre malheur: de ne pas être battue. Peut-être parce



que j'étais déjà très faible: la dame m'allongea seulement un coup de pied et ordonna aussitôt aux filles de me transporter à la maison.

Les filles me soulevèrent et m'emportèrent. A la maison elles tombèrent littéralement près de moi en pleurant:

— Oustyna, chérie! Que vas-tu faire maintenant!... Vierge Marie! Pourquoi un tel malheur nous arrive-t-il?

IX

On me donna à boire du lait chaud tout le printemps jusqu'à ce que je me remît un peu.

J'étais alitée, seule,— tout le monde était à la corvée — et je pensais toujours: «Si jeune et si impitoyable, mon Dieu!» Dans la chambre il faisait frais et calme; les murs étaient blancs et muets: j'étais seule avec mon âme. Un vent faible soupirait de temps en temps et me courbait du lilas odorant par la fenêtre. A midi, le soleil chaud jetait à travers la chambre un rayon clair et frémissant... C'était comme si de la braise se répandait sur moi. J'étouffais, j'avais sommeil, mais je ne pouvais m'endormir. Et j'étais toujours seule, seule avec mes pensées. Je me demandais comment vivre. J'étais heureuse — mon Dieu, comme j'étais heureuse! — quand le verger se mettait à

bruire, le ciel s'assombrissait et la pluie s'abat-
tait avec fracas sur la terre!... J'entendais sou-
dain un piétinement... des rires et un brouhaha...
et une foule d'enfants remplissait la chambre.
Gais, vermeils, ils me saluaient, m'arrosaient
de gouttelettes de pluie, montaient impatiem-
ment sur l'appui de la fenêtre pour voir quand
la pluie cesserait, chantaient et criaient:

Soleil, soleil, montre-toi,
Resplendis sur tous les bois,
Sur les champs et sur les toits,
Dans notre cour montre-toi.

Le soleil se montrait bientôt de derrière un
nuage et ils s'éclipsaient de la chambre. Et
j'avais longtemps l'impression que des rires se
faisaient entendre tantôt dans un coin, tantôt
dans un autre, comme si quelqu'un faisait tinter
des clochettes d'argent.

Le soir, déjà à la tombée de la nuit, les gens
rentraient de la corvée, épuisés par la chaleur
du soleil et le travail pénible; tous gardaient le
silence qui n'était troublé que par un soupir ou
par une chanson triste chantée à mi-voix...

Parfois une fille entrait brusquement en cou-
rant du manoir.

— Oustyna, chérie!

— Comment ça va chez vous, ma sœur?
lui demandais-je.

— N'en parle pas, Oustyna, ça va mal! Ganna a été battue aujourd'hui, hier c'était Paraska et demain ça sera certainement mon tour. Oh, mon Dieu, si là-bas on se met à me chercher! Oh, Oustia, pauvres de nous!

— Si seulement on ne disait rien!... Pourquoi ne va-t-elle pas faire son travail? Qu'a-t-elle à se prélasser comme une grande dame? Voilà, puisque tu veux savoir... Oh, je suis en retard! A bientôt, Oustynka!

X

Un matin, j'étais couchée, absorbée dans mes pensées, lorsque Katria entra en courant dans la chambre.

— Va vite, vite, Oustia!

— Où ça?

— Chez la jeune dame, chez la dame! Mais en vitesse, Oustia! On m'a envoyée te chercher, pour que tu ailles tout de suite. La jeune dame s'est plainte de toi à la vieille en disant que tu es déjà tout à fait remise et que tu ne veux pas travailler, la servir. Mais va donc, va!

— Comment aller, Katria, je ne pourrai pas marcher!

— Je te conduirai, chérie! Fais un effort pour

ne pas que ça soit encore pire pour toi. Allons donc, allons!

Je me traînai à grand-peine jusqu'au manoir. La jeune dame m'accueillit sur le seuil.

— Qu'as-tu à te prélasser? Pourquoi ne vas-tu pas servir? Vaurienne, va! Attends! Je t'inventerai un châtiment que tu n'as ni vu ni entendu.

Et qu'est-ce qu'elle criait, mon Dieu! A en perdre haleine. Elle me poussait, me tirait par la manche... Je croyais mon heure venue. Qu'est-ce qu'elle était devenue féroce! Comme son beau visage s'était fait terrible!...

Ces cris ne tardèrent pas à attirer la vieille dame... Elle se mit à m'invectiver. Elle se targuait même de me battre. Et nous, Dieu merci, nous n'avions pas connu cela de sa part tant que la jeune dame n'était pas là. Les châtimements quotidiens, les pleurs quotidiens étaient désormais de plus en plus fréquents. Dès que quelqu'un souriait (on ne souriait pas souvent), la jeune dame courait vers la vieille: «Mamie, on ne me respecte pas!» Ou si quelqu'un se mettait à pleurer: «Mamie, on ne travaille pas et on pleure en plus!» Et elle rapportait ainsi contre tout le monde, notre rapporteuse. Quant à la vieille, elle enrageait, nous châtiait — elle s'était rappelée son jeune âge!



XI

On ne respirait que quand de jeunes seigneurs arrivaient en grand nombre et la jeune dame nous oubliait un peu. Elle sortait les accueillir, gazouillait comme un oiseau, était si avenante, aimable — ô surprise — qu'on avait du mal à la reconnaître!... Et quand les jeunes seigneurs étaient près d'elle... Celui-ci tournait autour d'elle, celui-là la regardait d'un coin avec des yeux avides; l'un la suivait comme son ombre, l'autre, de côté, la mangeait des yeux. Elle voltigeait autour d'eux comme une caille.

— Qui donc se fera prendre? se demandait-on, nous, les filles... Il apprendra, le pauvre, le prix de la souffrance!

Au début, ces hôtes faisaient beaucoup plaisir à la vieille dame, mais par la suite, quand ils commencèrent à se quereller, elle se mit à penser et à songer: elle se désolait, mais c'était trop tard. Une foule de jeunes seigneurs arrivait et chacun recherchait les faveurs de la jeune dame; ils s'insultaient, se querellaient, se chamaillaient. La vieille dame se mit déjà à les qualifier de chiens (derrière leurs dos). Soudain, vers l'automne, le sort de la jeune dame se décida et ils se dispersèrent tous honteusement.

XII

Un médecin de régiment devint intime avec la jeune dame et commença à venir chaque jour. Il était si calme, si ordinaire, si affable avec tout le monde et ne ressemblait même pas à un jeune seigneur!... Voilà comment il se lia avec elle. Les jeunes dames nouvellement arrivées racontaient depuis déjà longtemps qu'il y avait un médecin de régiment qui était très bien: il avait des sourcils noirs, la bouche vermeille, était de haute taille, bref, d'une beauté indescriptible! Seulement il était très fier: aucune n'attirait son regard, il n'adressait la parole à personne, de quelque côté qu'on ne l'approchât...

En entendant cela, la jeune dame disait souvent à la vieille:

— Si vous invitiez, bonne maman, ce médecin chez nous, que je voie comment il est!...

Et la vieille de lui répondre:

— Mon enfant, ces radoteuses effrontées t'ont raconté des histoires et toi, tu les a crues... Un médecin de régiment, tu parles! C'est la misère, la pauvreté! Il n'y a rien de bon à attendre de ces types-là.

— Mais que je le voie seulement, mamie! S'il est vraiment tel qu'on le loue.

— Qu'il aille au diable! Et s'il s'attache? Il y en a déjà assez qui te font la cour, mais

personne ne te recherche en mariage. Ils se coupent l'herbe sous les pieds et se querellent, que le diable les emporte tous!

La vieille faisait tout pour la dissuader. Mais la petite-fille n'en démordait pas: le médecin, un point, c'est tout! Dès la première venue en foule des officiers de régiment, la vieille fut obligée de leur transmettre qu'elle invitait le médecin. Ceux-ci consentirent prestement: «Nous l'amènerons, nous l'amènerons», dirent-ils.

— Et quand nous rendrez-vous visite? demanda la jeune dame en frétilant et en les regardant dans les yeux comme un renardeau. Bientôt?

— Si vous êtes si aimable, on sera là même après-demain, dirent les hôtes presque en sautant de joie.

Et ils partirent, contents d'avoir été si bien traités.

XIII

Comme elle s'habilla ce jour-là, la jeune dame! La vieille était renfrognée et ne faisait que grommeler:

— Que viennent faire chez nous ces va-nu-pieds pitoyables?

La jeune dame faisait semblant de ne pas entendre ces paroles. La vieille ne se vengeait que sur nous.

Les officiers de régiment vinrent en foule, mais sans le médecin. «Il remercie, dirent-ils, de l'amabilité, mais il n'a pas une minute de libre: il a beaucoup de malades à soigner».

— Et ne le forcez pas, dit la vieille, qu'il soigne en paix!

La jeune dame ne fit que rougir et se mordit la lèvre.

Qu'est-ce qu'on prit après le départ des invités! On paya pour tout!...

La jeune dame tomba malade la même semaine. Elle gémissait, geignait, criait. La vieille prit peur, se mit à pleurer, envoya chercher un médecin. Le médecin de régiment est un homme instruit, disaient certains, et il habite plus près que tous les autres, allez le chercher!

Pendant ce temps, la jeune dame s'habilla le mieux possible et, comme une madone, se mit à l'attendre dans le lit.

Il arriva, regarda, s'informa. Et elle, elle inclinait la tête, parlait, chantait des paroles désordonnées. Il resta un bon moment, puis fit ses adieux: «Je reviendrai demain».

La vieille commença à questionner la petite-fille. Celle-ci restait pensive et ne répondait aux questions qu'en hochant la tête. Mais quand

la vieille demanda: «Et le médecin? Comment t'a-t-il paru?», elle tressailla: «Il est fier, dit-elle, comme un grand seigneur... Pour qui se prend-il?»

Le pauvre la soigna, soigna et tomba amoureux. La jeune dame s'éprit aussi de lui. Les jeunes seigneurs flairèrent la chose, se rendirent compte aussitôt de quoi il s'agissait et s'éclipsèrent.

La vieille se tapait la tête contre les murs, mais ne pouvait y remédier. «Si vous me créez des obstacles, mamie, je mourrai!... Et ne dites rien! Ne me dissuadez pas! Ayez pitié de moi!»

La vieille ne disait plus rien et gémissait seulement.

XIV

La cour du domaine devint déserte: les chevaux ne piétinaient plus, on n'entendait plus le bruit des calèches. La jeune dame aussi était plus calme: elle ne grondait pas, ne battait pas, ne rapportait pas, mais restait assise, absorbée dans ses pensées.

Dès que le soleil se montrait, on voyait arriver le médecin dans une voiture attelée à deux chevaux. La jeune dame l'attendait déjà près de la fenêtre, belle et bien habillée, rouge comme un coquelicot. Il entra en courant. Si

l'une d'entre nous lui tombait alors sous les yeux, il disait: «Bonjour, mademoiselle! Comment va la jeune dame?»

Il passait parfois toute la journée chez nous. Il restait auprès de la jeune dame sans s'en éloigner d'un pas. Quant à la vieille dame, elle jetait des regards tantôt d'une porte, tantôt d'une autre et écoutait ce qu'ils se disaient l'un à l'autre. Elle éprouvait tellement de dépit qu'ils étaient ensemble et qu'elle n'était pas en mesure de les séparer: elle aussi avait peur de la petite-fille.

Il finit par demander la jeune dame en mariage. La vieille pleurait et se désolait énormément: >

— J'espérais te donner en mariage à un prince, à un riche, à un grand seigneur!

— Oh, mon Dieu, s'écria la jeune dame en pleurant. S'il était riche et un grand seigneur, je n'hésiterais même pas! Ça fait longtemps que je l'aurais épousé. C'est que je n'ai pas de chance! Tel est mon triste sort.

— Mais n'y a-t-il vraiment pas de plus beaux que lui? disait de nouveau la vieille, n'osant plus la dissuader, mais faisant seulement semblant de demander.

— Pour moi il n'y a pas de plus beau dans le monde, il n'y en a pas et il n'y en aura pas!

La jeune dame s'affligea tellement que ses traits se creusèrent et son visage perdit son éclat. La vieille en perdait son latin, ne savait plus de quel côté l'approcher. Si elle laissait entendre qu'il ne fallait pas l'épouser, la petite-fille se mettait en colère et éclatait en sanglots. Quand elle voulait la consoler et disait: «Bon, vous allez vous marier», la petite-fille maudissait son sort:

— C'est le Seigneur qui m'a envoyé ce malheur, disait-elle, et comment le conjurer, je n'en sais rien.

Le fiancé commença à s'en apercevoir et à s'inquiéter:

— Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi es-tu triste?

— Mais je ne suis pas triste...

— Dis-moi toute la vérité, dis-la-moi! la pria-t-il en lui baisant la main.

— On se mariera, lui disait-elle, mais comment vivrons-nous avec toi? Pauvrement!

— Ah, voilà ce qui t'attriste, mon petit cœur!... Mais nous n'avons pas besoin de seigneurie, de richesses, puisque notre vie sera belle et notre avenir radieux!

— Tu vois, tu ne penses même pas à moi! lui répondait-elle. Et ça te fera plaisir si quelqu'un vient nous voir et se moque de nous en disant: «Quelle vie misérable ils mènent!»

Et elle se mettait à pleurer.

— Mon petit cœur, que veux-tu que je fasse, pauvre comme je suis, dans le monde? Où veux-tu que je prenne? Jamais de la vie je n'ai aspiré aux richesses, mais maintenant je désire tout le luxe pour toi, pour que tu sois heureuse... Que veux-tu que je fasse? Je voudrais bien, disait-il, rapprocher le ciel, mais il ne se rapproche pas!

Et ils commençaient ainsi à se chagriner ensemble.

XV

Elle l'aimait, mais d'une manière étrange, non humaine. De jeunes voisines venaient parfois pour satisfaire leur curiosité.

— C'est vrai que ce fier est tombé amoureux de toi?... Il te demande en mariage?... Il est jaloux?... Quels cadeaux te fait-il?... Est-ce que tu le respectes? Est-ce qu'il t'écoute?

— Voyez vous-mêmes, répondait la jeune dame en souriant.

Et elle se mettait à le tourner en dérision devant les jeunes dames.

— Ecoutez, lui disait-elle, allez en ville et achetez-moi ceci et cela, mais vite. Dépêchez-vous pour que je ne me fâche pas!

Il allait tout de suite, y achetait ce qui lui était dit.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous avez acheté? Je ne veux pas de ça! Allez et changez! Je n'ai pas besoin de ça! Quel bien vous avez trouvé!



Il retournait, changeait.

Ou alors il voulait boire de l'eau et elle:

— Ne buvez pas, ne buvez pas!

— Pourquoi?

— Je ne veux pas! Ne buvez pas!

— Mais si j'ai soif!

— Et moi je ne veux pas! Vous entendez?
Je ne veux pas!

Et elle le regardait ou lui souriait de telle façon qu'il l'écoutait. Parfois elle se fâchait, se détournait de lui et ne lui parlait pas. Il commençait alors à s'excuser, à la supplier, c'est juste s'il ne pleurait pas.

Les jeunes voisines s'étonnaient:

— Ça alors! Pouvait-on s'attendre à un tel amour de sa part? Qu'as-tu donc fait? Comment as-tu prié Dieu?

Notre jeune dame ne faisait que sourire.

Quand on lui demandait ce qu'il lui avait donné en cadeau, elle étalait devant elles des velours et des satins qu'elle tenait de la vieille dame et se vantait:

— C'est lui qui m'a donné ça!

Quel drôle d'amour que celui des seigneurs!

Lui avait pris les voisines en haine et aurait bien voulu qu'elles disparaissent sans laisser de traces.

Pendant ce temps, la vieille s'informait auprès de lui sur sa vie, sa santé et apprit qu'il possédait une ferme.

— Mon enfant! Il a une ferme!

— C'est vrai? s'exclama la jeune dame en bondissant de sa place. Où? Qui c'est qui l'a dit?

— Mais pas très loin, dans la banlieue. Il n'y a pas longtemps, dit-on, il l'a héritée d'une tante. La tante n'avait pas d'enfants; c'est elle qui l'a élevé.

— Ah, Grand Dieu! Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé, ne s'en est-il pas vanté? C'est sûrement une petite ferme dont on ne peut guère se vanter. Mais c'est quand même une ferme! C'est quand même un domaine!

Elle l'accueillit toute joyeuse, le salua affablement. Lui était au comble de la joie. Il ne savait pas que ce n'était pas lui qu'on saluait, mais la petite ferme!



XVI

Vers Noël on les fiança. Il y en eut du monde!... La jeune dame était si gaie, si loquace; ses yeux brillaient; elle lui donnait le bras. Et lui ne la quittait pas des yeux; il trébuchait même en marchant. On festoya jusqu'à l'aube.

Mais dès que le fiancé et les convives furent partis, la jeune dame fondit en larmes. Elle pleurait et maudissait son sort:

— Qu'est-ce que j'ai fait?! Mais qu'est-ce que j'ai fait?! Qu'elle sera misérable, ma vie! Pourquoi ma mère m'a-t-elle mise au monde? Malheur à moi! Pauvre de moi, orpheline!

La vieille regrettait déjà les fiançailles, mais elle consolait, persuadait sa petite-fille:

— A quoi bon pleurer, mon enfant? Allez, calme-toi!

— Pourquoi le Bon Dieu ne m'a-t-il pas donné de seigneurie et de richesses! s'écriait-elle en éclatant en sanglots. Elle arpentait la chambre en se tordant les bras.

— Mon enfant! Mon coeur! Ne pleure pas!... Tu ne seras pas la plus riche, mais tu ne seras pas pauvre non plus. Tout ce que j'ai est à toi.

Elle sauta au cou de la vieille et se mit à la serrer dans ses bras, à l'embrasser:

— Bonne maman chérie! Je vous remercie

de toute mon âme, de tout mon cœur! C'est comme si le jour s'était élevé pour moi! Vous m'avez fait revivre, bonne maman!

— Allez, ça suffit, sinon je vais pleurnicher aussi, moi! Ça alors! disait la vieille et elle aussi pleurait et riait.

— Bonne maman, ma chère! Alors vous vivrez avec nous?

— Je ne souhaiterais rien de plus, mais ce n'est pas si facile que ça. Je pense qu'on va faire ainsi: je resterai là, à Doubtsi, je surveillerai votre domaine, je le gèrerai et toi, occupe-toi de la ferme. Pourquoi pas? Abandonner ici ou là-bas, l'exploitation en souffrira et l'on ne pourra pas être tranquilles. On dit bien que l'œil du seigneur doit être à tout.

— Bien, bien, bonne maman! Qu'il en soit ainsi!... Oh, bonne maman, vous m'avez fait revivre, disait-elle.

— Alors, que je te voie joyeuse, ne pleure pas...

— Je ne pleurerai pas, mamie, je ne pleurerai pas!

Dès que le fiancé apparut sur le pas de la porte, la jeune dame s'empessa de lui dire:

— Grand-maman nous donne Doubtsi! Grand-maman donne Doubtsi!

Il répondit calmement, en lui souriant avec douceur:

— Puisque tu es contente, moi aussi je suis content. Moi-même j'aime beaucoup Doubtsi. C'est là qu'on a fait connaissance, qu'on s'est aimés... Tu te rappelles comme il était vert et bigarré alors le verger, comme on se promenait, comme on se parlait?

Et elle de lui dire:

— Comme il était vert, comme il était bigarré... Tu oublies, mon cœur, combien Doubtsi est rentable!

Le fiancé tressaillit et se mit à la regarder comme si quelque chose l'avait soudain étonné, effrayé, piqué au cœur...

— Eh bien? demanda la jeune dame. Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça? Est-ce que j'ai dit quelque chose d'anormal? Est-ce que tu ne veux pas gérer le domaine avec moi?

Et elle le prit par la main en lui souriant affablement.

Lui aussi sourit:

— Tu es, dit-il, ma propriétaire bien-aimée!

XVII

La jeune dame devint plus gaie. Elle s'occupait de sa dot, donnait des ordres, organisait et se chargeait elle-même de tout. On fit venir de la ville des cordonniers, des tailleurs, des



couturières, des marchands et des marchandes. Elle faisait elle-même les courses, poussait son fiancé à bout, achetait, taillait, rangeait... Tout bouillait comme dans une marmite. Nous en eûmes alors du fil à retordre! Car c'est notre sort: même si chez les seigneurs tout va bien, même s'ils ne s'en font pas, pour nous une chose est sûre: comme on dit, le bonheur des uns fait le malheur des autres.

Combien de messieurs et de dames vinrent à la noce! Le manoir se transforma en une véritable ruche. Les jeunes dames curieuses examinaient la dot, s'étonnaient: «Oh, comme c'est beau ça!... Oh, ça aussi c'est pas mal!... Et ça là-bas! Et ça, ça doit être très cher!» Certaines, en voyant quelque chose, un foulard ou une robe, allaient jusqu'à fermer les yeux, comme si elles avaient mal au cœur. Elles s'y agglutinaient comme des mouches sur du miel! On eut du mal à se débarrasser de tout ce monde.

XVIII

A cause de tout ce monde, des soins du ménage et du tohu-bohu je n'avais même pas trouvé une heure libre pour faire mes adieux aux gens. Ce n'est que quand les chevaux attelés attendaient déjà que je courus à eux. Je ne

pouvais prononcer un mot. Je serrais seulement les vieux et les jeunes dans mes bras.

Le jeune marié était venu la chercher avec un attelage tiré par quatre chevaux. C'étaient des chevaux moreaux ardents. L'attelage était conduit par un cocher moustachu, large d'épaules, coiffé d'une haute toque. Il était des nôtres, mais on lui avait appris les bonnes manières.

Les maîtres faisaient leurs adieux, parlaient, pleuraient et le cocher, lui, restait assis comme s'il était forgé en fer, sans se retourner, sans jeter un regard.

Les maîtres prirent place dans la voiture. On me fit asseoir derrière sur une sorte de siège élevé.

— En avant, Nazar! cria gaiement le maître.

Nous quittions le village par un matin calme et clair. Il gelait à pierre fendre. Le givre avait couvert les saules de duvet; les branches blanches brillaient au soleil. Les filles s'étaient précipitées dans la rue pour me dire au revoir... Les chevaux allaient bon train; tout passait rapidement devant les yeux. On ne voyait plus le village. La route n'en finissait pas. Une route déserte s'étendait devant moi...

XIX

On atteignit rapidement la ville où l'on se trouva comme dans une fourmilière. On marchait, on roulait, on achetait, on vendait. On y voyait des gens simples, des seigneurs, des soldats russes, des commerçantes.

Le maître ordonna d'arrêter les chevaux près d'une auberge et conduisit sa jeune épouse dans une chambre. Il donna de l'argent au cocher pour dîner, mais ne fit même pas attention à moi.

Je restai assise à regarder. Tout était étranger, tout était inconnu! Soudain, quelqu'un appela: «Hé, la belle, la jolie!» Je tressaillis. C'était le cocher qui m'appelait. Je le regardai avec attention: qu'est-ce qu'il était noiraud, mon Dieu! Noiraud comme un corbeau. Il sourit: il avait un nombre infini de dents et ces dents étaient blanches comme la neige.

— Qui voulez-vous? lui demandai-je.

— Hé! Hé! Qui!... Comment t'appelles-tu, déjà?... Oustyna, je crois?... Allons dîner avec moi, avec Nazar.

J'étais gelée, mais comment aller? me dis-je. La dame ferait encore du boucan!

— Je vous remercie, répondis-je, je ne veux pas manger.

Le cocher sourit: «Comme tu veux, mademoiselle!» et il s'en alla.

XX

J'attendis la sortie des maîtres une bonne heure. Le maître me remarqua alors.

— Et que fais-tu là, Oustynka? demanda-t-il. As-tu diné?

— Hé! cria-t-il à l'aubergiste barbu qui, sur le perron, comptait l'argent dans la paume de sa main en faisant sonner les pièces de monnaie. Donnez à dîner à la fille!

L'aubergiste mit l'argent dans sa poche et partit en courant.

— Qu'est-ce que c'est, que ça? s'écria la dame, consternée. Nous allons l'attendre?

— Mais oui, mon cœur, répondit le maître. C'est qu'elle a faim et est transie de froid!

— Et alors! Ils y sont habitués. Nous allons être en retard; j'aurai peur.

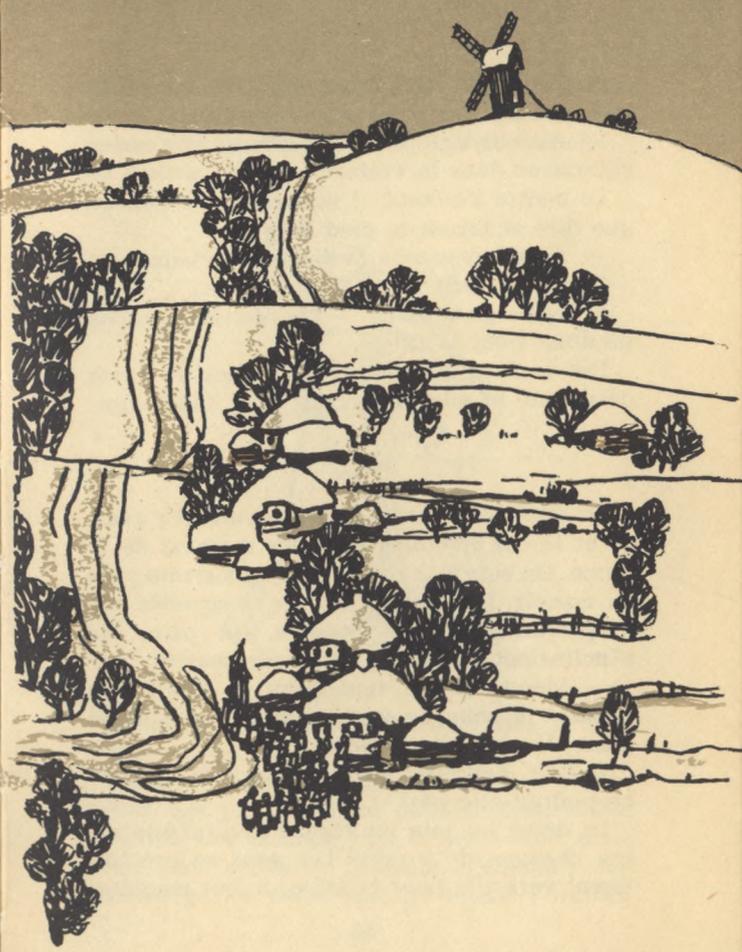
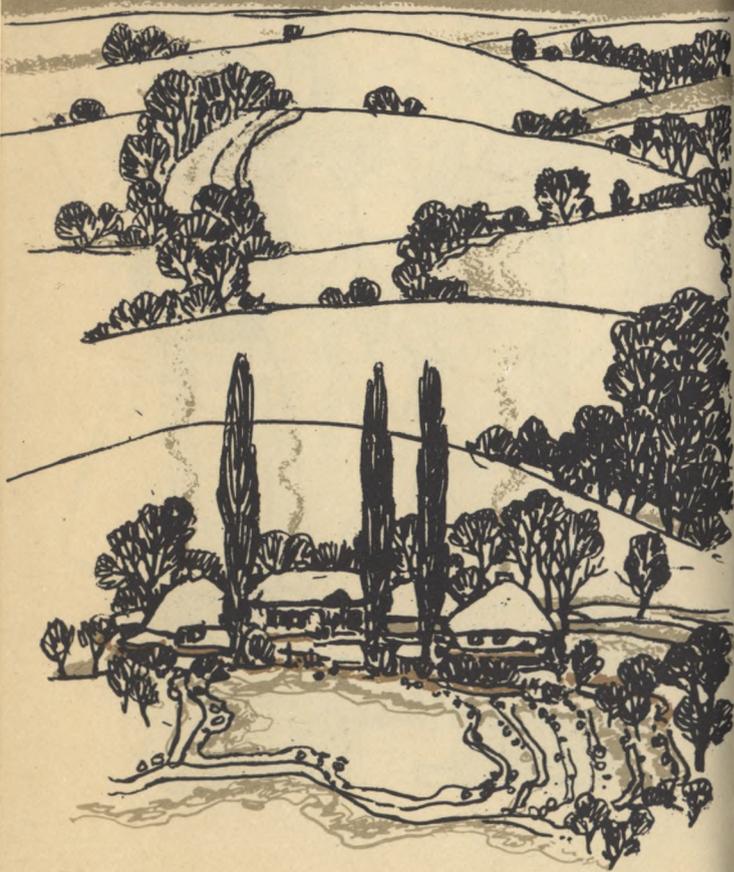
— Allez va, mais vite, me dit le maître. Ne reste pas longtemps, pour qu'on ne t'attende pas.

La dame rougit jusqu'aux oreilles.

— Il est temps de partir!

— Mais elle a faim, mon cœur... Regarde comme elle est gelée!





— C'est moi qui suis gelée, moi, moi! Et elle insistait tellement sur ce «moi»!

— Assieds-toi! me cria-t-elle et elle sauta elle-même dans la voiture.

Le maître s'étonna; il ne savait que penser, que dire et faisait le pied de grue.

— Alors? demanda la dame. Tu viens?

Le pauvre prit place à côté d'elle...

Et l'aubergiste barbu: — Ne désirez-vous pas de dîner pour la fille?

Les maîtres causèrent longtemps et après gardèrent le silence encore plus longtemps.

XXI

On atteignit la ferme au crépuscule. Il y avait çà et là des lumières dans les maisons de la ferme. On suivit la route, puis on s'arrêta près du manoir. Des gens s'étaient rassemblés sur le perron avec des bougies, du pain. Ils s'inclinaient, saluaient les jeunes mariés.

— Merci, merci, remerciait le maître en prenant le pain. Je vous ai amené une jeune dame. Vous plaira-t-elle?

Il riait, heureux: à qui une si belle femme ne plairait-elle pas?

La dame lui jeta un regard plein d'étincelles, changea de visage. Les gens se précipitèrent vers elle pour la saluer à leur manière;

mais elle arracha une bougie des mains de quelqu'un et entra en trombe par la porte. Les gens s'écartèrent de la porte sans rien répondre au maître.



Le maître, inquiet, triste, s'en alla la tête basse.

J'entrai aussi. Je me mis à regarder, à examiner. Les pièces étaient petites, mais belles, propres. Des chaises, des tables — tout était neuf, tout reluisait. Soudain, j'entendis les maîtres parler entre eux. Je tendis l'oreille:



la dame semblait sangloter et le maître la priaît, la suppliait!

— Ne pleure pas, ne pleure pas, ma chérie, mon cœur!... Si j'avais su que je t'offenserais, je ne l'aurais jamais dit de la vie!

— Tu l'as sûrement appris à tous les moujiks, qu'ils te traitent de pair à compagnon!... C'est du beau!... Ils m'examinent, me sourient, allaient presque se jeter dans mes bras. Oh, comme je suis malheureuse!... Mais comment osent-ils? finit-elle par s'écrier.

— Mon cœur! Ce sont des gens bons, simples...

— Je ne veux rien savoir, entendre, voir! jacassa la dame. Tu veux me conduire au tombeau ou quoi? cria-t-elle en sanglotant.

— Ça suffit, ça suffit, ma petite chérie! Tu tomberais malade... Oh, ne pleure pas, ne pleure pas! Je ferai tout comme tu voudras. Pardonne-moi cette fois-ci.

— Tu ne m'aimes pas, tu n'as pas soin de moi... Tant pis!

— Tu as tort de parler ainsi! Moi, je ne t'aime pas?!... Tu sais bien que ce n'est pas vrai!

Je les entendis s'embrasser.

— Alors fais attention, dit la dame, si tu ne fais pas comme je veux, je mourrai!

— Je ferai, mon cœur, je ferai!

XXII

Je visitai toutes les pièces: personne. «Ne serait-ce pas nous qu'ils ont fui?» me disais-je. Je sortis sur le perron. La nuit était étoilée



et il faisait un beau clair de lune. Je restai debout à regarder autour de moi quand j'entendis soudain: «Salut, mademoiselle!» C'était comme si l'on avait fait vibrer les cordes d'un instrument. Je tressaillis. Je vis devant

moi un garçon de haute taille, svelte, qui me regardait en souriant. Je me troublai et pris peur; pétrifiée, muette, je le regardais dans les yeux.

— Tu es seule ici, reprit le garçon, tu ne sais peut-être pas où aller?

— Si je ne savais pas, je vous le demanderais, lui répondis-je en me ressaisissant. Adieu! Et je rentrai rapidement.

— Adieu, mon cœur! me dit-il dans le dos.

XXIII

Les maîtres continuaient à visiter les appartements. La jeune mariée furetait dans tous les coins pour voir comment tout était arrangé. Elle vit des herbes sèches derrière des icônes:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la grand-mère qui a orné les images saintes.

— Comment?... C'est elle qui commande chez toi? Jette ces herbes, mon cœur! C'est tout à fait à la moujik, ça.

— Bien, mon cœur.

Elle l'embrassa alors: — Mon pigeon!

Après qu'ils eurent beaucoup marché et bavardé, le maître demanda:

— Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi il n'y a personne? Où est la grand-mère?

— Tu vois, tu vois, se mit à jacasser la dame, comme ils sont gâtés chez toi! Elle a voulu partir et elle est partie.

— Elle n'a pas pu aller bien loin! Je vais l'appeler.

Et il se mit à l'appeler: — Mémère! Mémère! Mémère! — comme un petit garçon obéissant.

— Attends, mon cœur, la grand-mère va venir, supplia-t-il la dame.

— Mais où est-ce qu'elle était?

— Elle devait faire quelque chose, ma chérie. C'est toute ma domesticité.

— Et où est ma Oustyna? Elle aussi a appris à s'en aller sans demander la permission? Oustyna! Oustyna!

Je me plantai devant elle.

— Où étais-tu?

— Là, dans cette chambre.

Je me remis derrière la porte; je me remis à regarder et à écouter.

XXIV

Une vieille décrépîtée entra; elle était courbée presque jusqu'à terre, toute ridée; seuls ses yeux noirs vivaient encore et brillèrent. Elle entra en marchant sans bruit, salua la dame et demanda:

— Que voulez-vous, Monsieur?

La dame bondit presque de sa place en voyant l'audace de la vieille.

— Où étais-tu, mémère? J'ai été obligé de t'appeler moi-même, dit le maître.

— J'étais près du four, Monsieur: j'aidais Ganna pour que vous ayez un bon souper.

Le maître voyait que sa femme enrageait déjà, mais n'osait toujours pas gronder la grand-mère; il battait des paupières, toussait, marchait sans savoir quoi faire. La dame se détournait de lui. La grand-mère se tenait près du pas de la porte.

— Eh bien, le souper est prêt? demanda le maître d'un air déjà plus sombre.

— Il est prêt, Monsieur, répondit la grand-mère d'une voix douce et calme.

— Mon cœur, s'adressa-t-il à la dame, et si on soupait?

— Je ne veux pas souper! répondit la dame. Elle sortit en courant et claqua la porte.

— Alors, moi non plus je ne souperai pas, mémère, dit le maître d'une voix déjà triste.

— Alors, je m'en vais. Bonsoir, Monsieur!

— Tu peux aller. Mais fais attention, mémère, que je n'aille pas te chercher moi-même! commença-t-il à l'invectiver, mais il se calma aussitôt quand la grand-mère lui répondit comme d'habitude: «Bien, Monsieur!»

Elle salua et s'en alla.

XXV

Le maître arpenta longtemps la chambre. Il entendait la dame pleurer dans la chambre voisine. «Mon Dieu! se dit-il. Qu'est-ce qu'elle a à pleurer?» Et il prononça ces paroles si doucement, si tristement!

Il perdit patience et alla la rejoindre. Il se mit à l'embrasser, à la supplier. Il l'implora une bonne heure pour qu'elle s'arrêtât.

→ Mais je n'ai pas envie de souper, dit-elle au maître. Je ne peux même pas regarder tes serviteurs! Ils te traitent comme si tu étais leur propre frère... Des parents, quoi!

XXVI

J'étais assise dans la chambre des bonnes; je m'ennuyais et puis ce silence... Quelle vie m'attendait! Une belle vie sous tous les aspects!... «Maintenant, me disais-je, nos filles vivront bien sans ma dame! Elles seront bien ensemble... Et mon lot, c'est une contrée étrangère, sans âme qui vive...»

J'entendis soudain frapper à la fenêtre. Toc, toc!... Le sang me monta au visage... Je ne sais même pas comment je devinai... Je restai assise en faisant semblant de ne pas entendre.

Après une pause j'entendis frapper de nou-

veau. J'allai vite fermer toutes les portes pour que les maîtres n'entendissent pas.

— Qui est là? demandai-je.

— C'est moi, ma tourterelle!



— Vous ne vous êtes pas trompé des fois, dis-je. Ce n'est peut-être pas la fenêtre qu'il vous faut!

— Comment pas la fenêtre qu'il me faut?! On a bien des yeux pour voir de qui on a besoin!

— Le besoin n'est pas tellement urgent!... Quelle idée de parler à travers une vitre double!... Allez-vous-en! Les maîtres vont entendre!

Et je m'éloignai de la fenêtre.

Et lui d'insister:

— Mademoiselle! Mademoiselle!

— Qu'est-ce que tu fabriques là sous les fenêtres, Prokip? demanda quelqu'un à voix basse. Ça fait longtemps que le souper est prêt et personne ne vient!

XXVII

Quelqu'un pénétra dans l'entrée. J'ouvris. C'était la grand-mère.

— Bonsoir, mademoiselle, me dit-elle. Nous t'invitons à souper, ma colombe!

— Merci, mémère!

— Alors, allons.

— Je vais juste demander à la dame.

— Pourquoi demander, ma chérie? C'est le souper!

— Si elle me laisse aller.

La grand-mère garda un moment le silence et finit par dire:

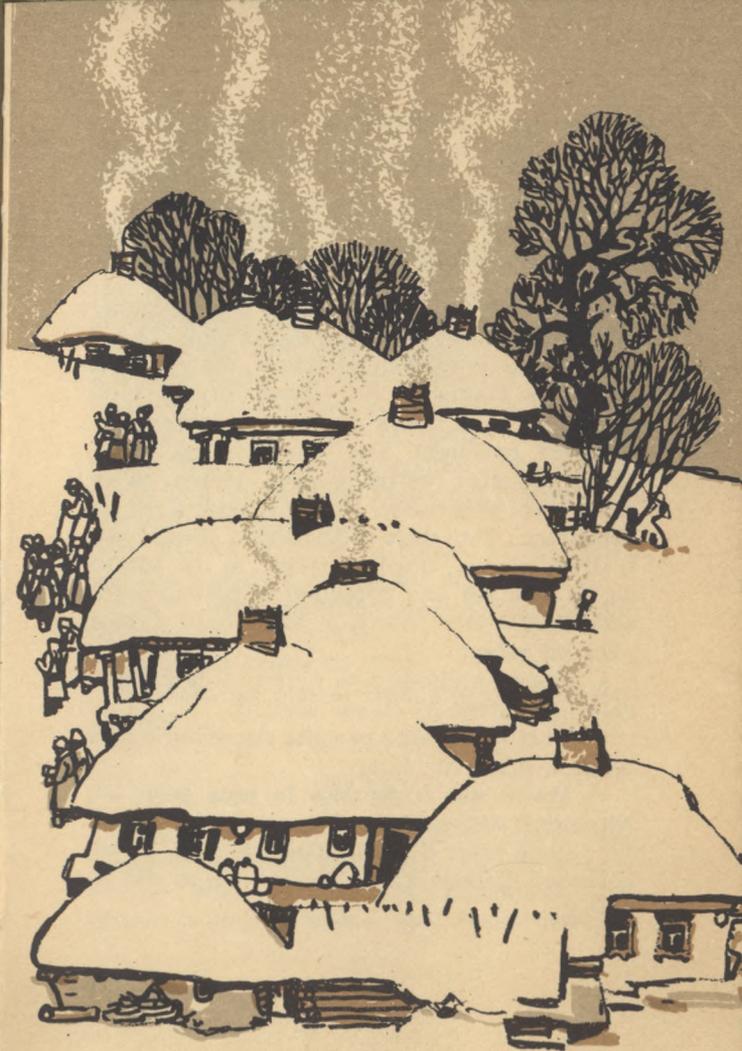
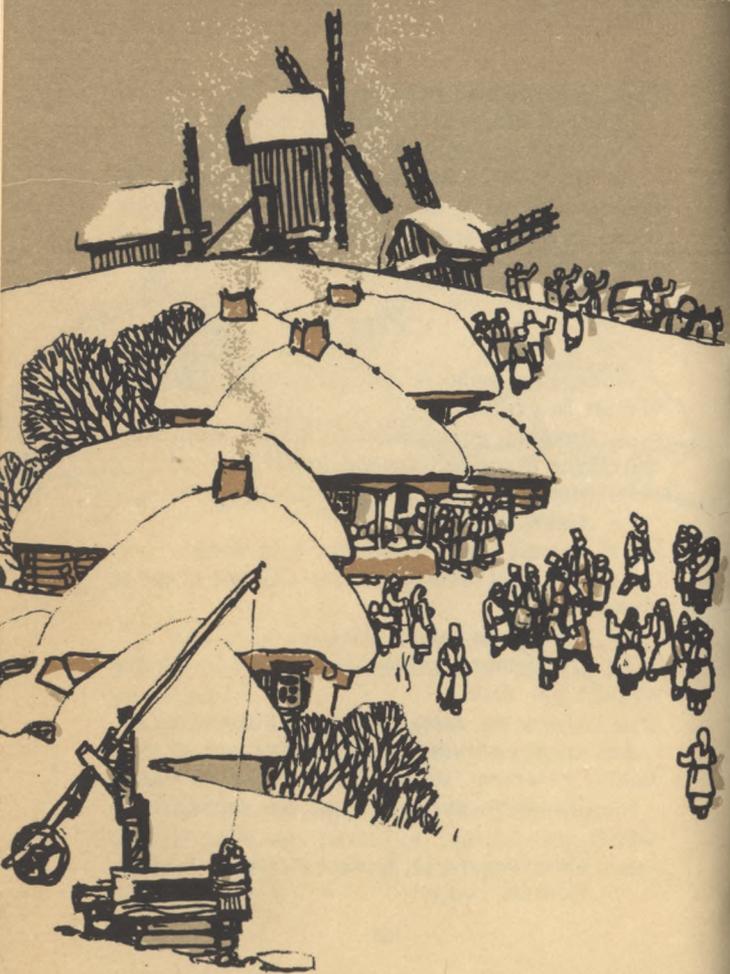
— Alors, va, mon enfant. Je t'attendrai ici.

Les maîtres étaient assis gentiment et parlaient gaiement de quelque chose. J'entrai.

— Qu'est-ce que tu veux? me demanda la dame.

— Madame, dis-je, laissez-moi aller souper.

— Va-t-en, soupe!



XXVIII

Je suivis la grand-mère à travers la cour, jusqu'à une maison.

— Je vous amène une jeune fille, dit la grand-mère en me faisant entrer dans la chambre.

Le noiraud Nazar et une belle jeune femme, l'épouse de Nazar, y étaient assis à table. Le feu brûlait dans le four comme dans une verrerie. Les murs blancs et les icônes ornées d'un linge brodé, de fleurs et d'herbes sèches, miroitaient gaiement. Des écuelles, des jattes et des assiettes, vertes, rouges, jaunes, telles des pierres précieuses, étaient exposées sur un rayonnage. Tout dans cette maison était si gai, si bien rangé, resplendissant: et la filasse de lin mou sur une perche, et la pelisse noire accrochée à une patère, et le berceau d'osier avec un enfant.

— Nous t'invitons à te joindre à la compagnie! me dirent-ils en me saluant.

— Et si une beauté pareille s'asseyait à côté de moi, hein? fit Nazar.

— Est-ce que vous êtes le plus beau ici, Monsieur? demandai-je. Je regardai en arrière. Le garçon était déjà là, dans un coin, et me regardait tellement que le sang me monta au visage.

— Et pourquoi pas? dit Nazar. Regarde-moi bien seulement: comme je suis beau, comme je suis bien!

— Peut-être la nuit! lui répondit gaiement la jeune femme.

C'était une brave femme. Elle s'appelait Katria. Blonde, un peu camarde, aux yeux bleus et clairs, elle était replète et fraîche comme une pomme. Elle portait une coiffe rouge et une jupe verte. Elle était dégourdie et un peu hautaine, mais qu'est-ce qu'elle était agile! Elle parlait, travaillait et berçait l'enfant en même temps; tantôt ses manches brodées s'agitaient près de la table, tantôt ses bagues étincelaient près du four.

— Allons, bon, lui dit Nazar, s'il n'y avait pas ces boulettes, je t'aurais répondu!..

Katria venait justement de poser une terrine de boulettes sur la table.

Nazar me cligna de l'œil.

— Celui qui n'a pas diné a le droit de bien souper!

XXIX

Bien qu'elle parlât et plaisantât, Katria avait toujours l'air triste et inquiète. La grand-mère, attablée silencieusement et majestueusement, pensait à quelque chose. Seul Nazar badinait,

blaguait et riait en faisant briller ses dents devant le lampion. Ses dents étaient vraiment blanches comme la neige! Je ne regardais plus le garçon.

— Ça fait longtemps, ma colombe, me demanda la grand-mère, que tu sers la jeune dame?

— Qu'elle est belle! fit la jeune femme.

— Quel intérêt d'être belle, proféra Nazar, si elle a un regard qui fait aigrir le lait!

La grand-mère poussa un profond soupir:

— Ça suffit, Nazar!

— Et notre maître, il est si gentil, dit la jeune femme, il n'a sûrement jamais offensé personne.

— Que Dieu lui donne une femme pareille! prononça la grand-mère.

— Comment allons-nous vivre maintenant? dit tristement la jeune femme. Elle soupira et resta pensive. Comment ça sera?... reprit-elle à mi-voix en me regardant et en me questionnant des yeux.

Je gardais le silence.

— Ça sera comme Dieu le voudra, ma colombe, dit la grand-mère.

— Ça sera comme ça sera, on supportera tout! fit Nazar. Et maintenant prenez des boulettes. Et toi, Prokip, pourquoi tu ne viens pas? C'est la dame qui t'a tapé dans l'œil?... Ou peut-être cette beauté?

Et il me fit un clin d'œil.

— Que je ne la voie même pas en rêve, cette dame! répondit le garçon en s'asseyant en face de moi. Où a-t-elle bien pu naître, une femme aussi désagréable?

La jeune femme s'adressa alors à moi:

— Mademoiselle, ma chérie! Dis-nous toute la vérité, sans rien cacher...

Et elle s'interrompt. Tout le monde me regardait attentivement... Le garçon non plus ne me quittait pas des yeux. Si le garçon n'était pas là, je me serais sentie plus à mon aise, mais devant lui je me gênais et rougissais; j'étais sur le point de pleurer.

— Mademoiselle! Elle est méchante, notre jeune dame? proféra Katria.

— Elle n'est pas bonne! lui dis-je.

— Oh, Dieu du ciel! s'écria-t-elle. Mon cœur le sentait, il le sentait! Mon enfant! Elle se précipita vers le berceau et se pencha sur l'enfant. Est-ce que je m'y attendais, moi, libre, en épousant un serf? Elle nous a déjà dévorés des yeux!

Elle pleurait à chaudes larmes.

— Le diable n'est pas si noir qu'on le fait! dit Nazar. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Il faut d'abord regarder autour de soi.

Elle pleurait, se désolait comme si la dame avait vraiment dévoré des yeux son enfant.

— Ça suffit, ma colombe, la grand-mère suppliait Katria. Pourquoi se faire du mauvais sang? N'y a-t-il pas de Dieu miséricordieux au-dessus de nous?

Le garçon ne soufflait mot, seulement, en regardant, mes yeux rencontraient toujours les siens.

XXX

Après avoir soupé et récité la prière, je courus au manoir en entendant dans mon dos:

— Bonne nuit, mademoiselle!

— Bonne nuit! répondis-je et j'entrai en courant dans la chambre des bonnes. Mon coeur battait à se rompre!... Je pensais toujours... à la façon dont il m'avait regardée!... Je pensais aussi à la dame: à peine entrée, elle avait attristé tout le monde... Et ce garçon, que me voulait-il?... Qu'il était beau, quand même!...

La lune devant moi était en son plein...

Oh, lune, belle lune,
Ne brille à personne!...

J'avais grande envie de chanter... Je ne savais plus ce que mon âme désirait: ou bien que sa voix se fit de nouveau entendre sous la fenêtre, ou bien qu'il ne revînt plus.

XXXI

Une journée, une semaine, un mois, six mois s'écoulèrent. On avait l'impression que tout était calme et tranquille dans la ferme, que le domaine fleurissait et verdissait. Mais si quelqu'un y avait jeté un coup d'œil pour voir ce qu'il s'y passait, ce qu'il s'y faisait! Les gens se levaient et se couchaient en pleurant, en maudissant leur sort. La jeune dame avait tout courbé à sa manière, avait trouvé un travail pénible pour tout le monde, un mal brûlant pour tout le monde. Même les malheureux estropiés et les petits enfants travaillaient chez elle. Les enfants balayaient les vergers, gardaient les dindons; les estropiés étaient assis dans le jardin et effrayaient les moineaux et les autres oiseaux. Mais la dame savait si bien assaisonner tout cela de reproches et d'arrogance que tout travail semblait une vraie galère. On avait l'impression qu'elle avait cent yeux, qu'elle voyait tout. Elle furetait comme un lézard dans toute la ferme et Dieu sait ce qu'elle pouvait avoir en elle: son seul regard glaçait le sang dans les veines.

Les seigneurs du voisinage comblaient notre dame d'éloges: «Qu'elle est diligente! Qu'elle est intelligente! Même si elle est jeune, on ferait bien de suivre tous son exemple!»



Au début, les gens comptaient sur le maître, mais ils abandonnèrent bientôt toute espérance et pensée. C'était un maître bon et clément, mais propre à rien — une pâte molle. Il essaya de persuader sa femme, mais il n'en fut rien. Après il n'osait même plus y faire allusion, faisait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre. Il n'en avait ni le courage ni la force. On dit bien: c'est un maître bon, il ne bat pas, ne gronde pas et ne se soucie de rien non plus. Dès que la dame commençait à s'évanouir, à gémir, à tempêter, il lui embrassait les mains et les pieds, pleurait et invectivait lui-même contre les gens: — Malheur à vous! Je vais vous apprendre, moi!... Ils vont me faire mourir, mon amie!

— C'est un propre à rien, disait Nazar. J'ai vu tout de suite que c'est une femmelette, encore à l'époque où il a donné à dîner à Oustyna... Si j'avais une femme pareille, je la pousserais dans une fourmilière pour qu'elle y gémissse à son aise!

Et il partait d'un éclat de rire qui faisait vibrer la chambre. Il était comme ça, ce Nazar: il plaisantait toujours. On avait l'impression que même sur le feu du four il plaisanterait.

Et combien de larmes versa Katria! On se demandait même d'où venaient tant de larmes.

Elle prenait son enfant sur ses bras et pleurait, pleurait! Puis elle éclatait en sanglots.

Prokip aussi s'attrista beaucoup. Il pensait toujours à quelque chose et ne plaisantait plus avec moi.

— Qu'est-ce que vous avez à être si triste! lui dis-je une fois (c'était un soir, au crépuscule), pourquoi êtes-vous si triste?

Il me prit par la main, me serra contre sa poitrine et m'embrassa. Quand je me ressaisis, il avait déjà disparu.

XXXII

Tout le monde avait dépéri, maigri; seule la grand-mère restait majestueuse comme par le passé. La dame avait beau la gronder, crier contre elle, la grand-mère n'avait pas peur, ne s'en faisait pas: elle marchait doucement, parlait calmement, regardait clairement de ses yeux clairs. Parfois je me serrais involontairement contre elle et me mettais à pleurer, comme un enfant qui se blottit contre sa mère.

— Ne pleure pas, mon enfant, ne pleure pas! disait la grand-mère à voix basse avec douceur. Que les méchants pleurent et toi, endure tout, supporte le malheur!... Est-il vraiment impossible de supporter?

Seigneur! Comme la vie était triste et mé-

lancolique! On n'entendait ni rire ni voix humaine. Si quelqu'un venait nous voir, c'était seulement pour des affaires; il se retournait si craintivement et se hâtait comme s'il s'agissait de sortir d'une forêt vierge pour échapper à une bête féroce.

Une fois, j'étais en retard après le souper et je me dépêchais. «Et pourquoi au moins Prokip n'est pas venu souper?» me demandais-je, lorsqu'il surgit devant moi! Il me barrait la route et ne me laissait pas passer.

— Oustyna, dis-moi la vérité: est-ce que tu m'aimes?

Je l'aurais fui, mais les jambes ne me portaient pas. Je restais debout, désolée...

Il me prit alors par la main!... Il me serrait dans ses bras, contre son cœur et ne cessait de me demander: «Tu m'aimes?» Il était tellement drôle!...

On s'assit, on parla, on s'embrassa et tout le mal fut oublié. Mon âme était en fête, le monde me semblait agréable et tout au monde était si beau, si magnifique!... Même la dame le remarqua: «Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle. Pourquoi es-tu si rouge, comme si quelqu'un t'avait battue? Ou tu as peut-être volé quelque chose?!»

XXXIII

Mon Dieu! Comme j'attendais le soir protecteur, sombre!... La dame me disait d'aller souper — Prokip m'attendait déjà. Il m'arrêtait, on restait quelque temps ensemble, on se désolait ensemble... Car le jour, bien qu'on se rencontrât, on se regardait seulement et l'on se séparait sans se dire un mot.

— Votre amour vous portera malheur! disait parfois Katria.

— Tu n'es pas bien sensée, ma chérie! se moquait d'elle Nazar. Si tu devenais amoureuse de moi une deuxième fois, tu me lécherais même les pattes, je t'assure!

— Si tu crois que j'ai l'amour en tête! Même pour eux mon cœur saigne doublement quand j'y pense...

— Qu'est-ce que vous lui voulez à cette fille? Pourquoi l'effrayez-vous? disait la grand-mère. Puisqu'elle est tombée amoureuse, qu'elle aime: c'est son lot.

XXXIV

La dame devenait de jour en jour de plus en plus méchante, de plus en plus cruelle: dès que je venais avec un peu de retard ou que j'étais retenue, elle me deman-

dait: «Où étais-tu?» et le triste sort m'attendait sur le pas de la porte seigneuriale.

Au début, je m'affligeais beaucoup, ensuite rien ne me surprenait plus, toute humiliation me laissait indifférente. On dit bien que l'homme s'habitue au malheur!... Parfois, tant qu'elle m'invectivait, m'injurait, je ne pouvais me retenir, je fondais en larmes, mais après avoir bien pleuré, je m'essuyais et je devenais tellement gaie, je plaisantais, je folâtrais!... Et ma natte était finement tressée et ma chemise était blanche. Je ne me plaignais à personne. Comment pouvait-on m'aider? On se rappellerait seulement son propre grand malheur!... Et Prokip, lui, était sombre comme la nuit et ne voulait plus ni manger, ni boire, ni parler.

Seigneur! Mon malheur, le malheur d'autrui — que faire, par quoi commencer? L'enfant de Katria tomba malade, mais elle, elle devait préparer le dîner pour les maîtres, préparer le souper, bêcher le jardin, l'ensemencer et la dame criait encore: — Tu ne fais rien, vaurienne! Tu ne gagnes pas le pain que tu manges! Je vais t'apprendre à travailler, moi!

Katria passait toutes les nuits auprès de l'enfant. A l'aube, au travail. La grand-mère veillait alors sur la petite, rassérénait Katria; tantôt elle lui sortait l'enfant, tantôt elle sortait elle-même et rapportait: «La petite s'est calmée»

ou «La petite dort!» Et, comme la grâce de Dieu, elle aidait, infatigable, inlassable.

— Pourquoi travaillez-vous sans arrêt, Katria? lui demandais-je.

— Je travaillerai, je travaillerai, tant que j'aurai des forces (ses yeux cernés étaient pleins de feu). Peut-être que je la contenterai, peut-être que je l'adoucirai!

Mais elle ne la contenta pas et ne l'adoucit pas. Elle travailla et ne dormit pas jusqu'à ce qu'elle succombât à un profond sommeil près du berceau. Elle se réveilla et se précipita vers l'enfant, mais l'enfant agonisait déjà. A peine la pauvre mère l'eût-elle regardé, à peine l'eût-elle serré contre son cœur, qu'il mourut.

Combien Katria se chagrina, se tourmentait et se réjouissait en même temps:

— Que mon enfant, mon enfant chéri, soit un petit ange de Dieu! Mon pauvre petit enfant ne connaîtra pas le malheur! Puis elle commençait à se lamenter: — Et qui donc tendra ses petits bras vers moi? Qui me réjouira dans la vie?... Mon enfant! Tu m'as abandonnée, ma petite fille!

Nazar, comme si de rien n'était, consolait sa Katria, lui disait qu'elle était encore jeune, mais sa voix forte s'était adoucie: il s'affligeait intérieurement.



Katria dépérit, déchet tout à fait à la suite de ce choc. Non seulement elle ne pouvait pas travailler, mais elle marchait à peine. Et la dame continuait à la harceler:

— Pourquoi ne travailles-tu pas? Je te ferai ceci! Je te ferai cela!

— Maintenant je n'ai plus peur de vous! répliqua Katria. Même si maintenant vous me mangez vivante!

La dame lui montra alors de quoi elle était capable!...

— Prokip! dis-je, que deviendrons-nous?!

— Oustyna, mon cœur! Tu m'as lié les mains!...

XXXV

La dame chassa Katria de la maison et l'astreignit à la corvée: elle ne tint même pas compte du fait que son mari était cocher.

Le maître lui donna en secret un rouble, mais Katria ne le prit pas; il le lui posa sur l'épaule, mais elle secoua l'argent comme si c'était un crapaud. Ce rouble tomba sur un muret et y resta, tout noir; personne n'y toucha. C'est la dame elle-même qui le vit en se promenant dans la cour et le ramassa.

— C'est sûrement toi qui sème l'argent? dit-elle au maître. Oh, mon Dieu, mon Dieu!

Le maître ne lui répondit rien, seulement devint tout rouge.

Katria, elle, n'eut plus envie de vivre. Quelque chose lui arriva après cet outrage. Elle courait les bosquets, les marécages en cherchant son enfant, puis un jour se noya, la pauvre.

Le maître était très affligé, mais la dame lui dit:

— Qu'est-ce que tu as à t'attrister? Il n'y a pas de quoi s'en faire! N'as-tu pas remarqué qu'elle était détraquée depuis longtemps? Elle avait les yeux effrayants et quand elle se mettait à parler, elle disait toujours des choses insensées...

— En effet! Le maître se cramponna à ce mot. Elle ne jouissait pas de toutes ses facultés!

Détraquée et détraquée... Que pouvait-il y avoir de meilleur? Ils en décidèrent ainsi et ne s'en faisaient plus...

XXXVI

Ils embauchèrent un Russe de la ville comme cuisinier. Qu'est-ce qu'il était drôle! Après avoir préparé à manger aux maîtres et dîné lui-même, il se couchait sur le banc et sifflait, sifflait, sifflait, puis, soudain, se mettait à chanter, d'une voix sonore et grêle, comme un coq.

Il se fichait pas mal de notre malheur: il demandait seulement: «On a battu quelqu'un aujourd'hui?» et ajoutait: «Il ne peut en être autrement: le service est fait pour ça!»

Nazar n'était plus le même, il s'était laissé abattre, mais continuait à plaisanter: — Si quelqu'un me servait au moins un jour, je m'en souviendrais toute ma vie!

La dame louait beaucoup ce cuisinier, disait que c'était un si brave homme, qu'il la respectait! Et lui, quand il se tenait devant la dame, se mettait au garde-à-vous, droit comme un pieu, baissait les bras, braquait les yeux sur elle: «Je courais après un porcelet pie; le porcelet pie s'est enfui dans les ronces; alors je me suis mis à courir après un porcelet noir; j'ai attrapé le porcelet noir, j'ai échaudé le porcelet noir, j'ai rôti le porcelet noir...» Il débitait ainsi tout d'un trait et attendait en battant des paupières ce que la dame lui répondrait...

La dame lui répondait chaque fois:

— Bien! Bien! Tout est bien!... Seulement fais attention, ne deviens pas paresseux au milieu de mes vauriens.

— Je n'oserai jamais, Votre Excellence!

Il lui faisait un profond salut, tournait les pieds à droite, à gauche, sortait du manoir, se couchait sur le banc et se remettait à siffler.

— Ecoutez! lui dis-je un jour, quand vous

arrêterez-vous de siffler! Ici c'est là peine, ici c'est le malheur, les plaies vives et vous...

— Ne t'en fais pas, ne t'en fais pas, mademoiselle! Le service est fait pour ça. Regarde combien il me reste de dents... Je les ai perdues au service!... On avait un capitaine... han!

Et il ne fit que soupirer.

— Et toi, que pensais-tu? Comment vivre au monde? Comment servir? Comment réussir dans la vie? On te bat, on te met en morceaux, on se paie ta tête, on te calomnie et toi, tiens bon, sans-broncher!... Eh! A Dieu ne plaise!

Après avoir débité cela, il se remit à siffler! Irrité, Prokip jeta même sa pipe par terre.

— Les bœufs beuglent même sous le joug et vous voulez qu'une âme chrétienne souffre n'importe quel blâme, n'importe quel outrage sans rien dire! cria-t-il au Russe. Celui-ci s'arrêta même de siffler. Il le fixait comme une vache qui regarde passer un train. Ce n'est pas ma nature! dit Prokip. Moi, je suis comme ça: ou bien tu te libères ou bien tu es perdu!

— Et ma nature à moi, c'est: sauve-toi! dit Nazar en riant. La fuite, c'est ce qu'il y a de meilleur.

— On te rattrapera! s'écria le Russe en se levant brusquement. Si on te rattrape, c'est fini!

Dieu seul sait ce que chacun avait sur le cœur, mais tous se mirent à rire.

— Les capitaines ne sont pas tous rapides, dit Nazar. Certains se mettront à courir et trébucheront. Mais dis-moi plutôt ceci: où aller?... On risque de trouver partout la même chose, de changer son cheval borgne contre un aveugle...

Et tous des seigneurs, et tous des richards...

Il se mit à chanter comme s'il sonnait une cloche.

XXXVII

Un an après, la vieille dame mourut. Elle n'avait pas du tout envie de mourir! Elle récitait des prières, lisait les Saintes Ecritures, faisait chanter des Te Deum dans les églises; des cierges inextinguibles brûlaient devant les saints. Une fois, une petite fille ne fut pas assez attentive et un petit cierge s'éteignit. Elle ordonna de fouetter la fillette en disant: — Toi, pécheresse, tu nuis à mon salut aussi!

XXXVIII

Notre dame était très affligée et pleurait beaucoup la mort de la vieille.

— Maintenant je suis restée seule au monde! Maintenant on me dépouillera! Je ne pourrai pas avoir l'œil à tout; et sur toi, disait-elle

au maître, est-ce que je peux compter? Tu ne m'apporteras pas, mais gaspilleras même ce que nous possédons. Et tu ne penses même pas que Dieu nous donnera bientôt un enfant. Deviens raisonnable, mon ami, au moins pour l'enfant si ce n'est pas pour moi! Occupe-toi de tout, veille sur tout et, l'essentiel, ne me gêne pas les gens.

— Mais voyons, ma chérie, calme-toi! Tu t'inquiètes de nouveau de tout! Mais je ferai tout comme tu veux, tout!

Il l'implorait ainsi.

Une fois, il voulut l'égayer et dit:

— Cesse de te tracasser, ma colombe. Ecoute seulement ce que je vais te dire: j'ai déjà invité un parrain.

— Qui as-tu donc invité? lui coupa la parole la dame.

— Mon camarade. C'est un si brave homme.

— Mon Dieu! Je l'ai deviné tout de suite!... Il a invité un va-nu-pieds!... Mais je ne veux pas en entendre parler! Il n'y aura pas de ça! Pas de ça!

Et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Mon cœur, ne pleure pas! la suppliait le maître. Mon cœur, tu vas tomber malade!... Ce parrain-là ne viendra pas; je m'excuserai devant lui et c'est tout. Dis-moi seulement qui tu veux et je l'inviterai.

— Il faut inviter le colonel, voilà qui il faut!

— Le colonel, c'est entendu. J'irai le voir demain même. Alors, excuse-moi, ma chérie, de t'avoir attristée!

— Justement, tu n'as pas du tout pitié de moi: tu ne me fais que de la peine!

— Ma colombe! proféra le maître à mi-voix, aie aussi pitié de moi. Tu te fâches, tu cries, tu te disputes tout le temps et moi, j'espérais...

Et il éclata en sanglots.

— Qu'est-ce qui te prend, hein? lui demanda la dame.

Elle voulait le prendre par les mains, mais il avait caché son visage dans ses deux mains et pleurait comme un enfant!... Elle eut du mal à le calmer: elle l'embrassait, le serrait dans ses bras.

— Mais dis-moi donc pourquoi tu t'es mis à pleurer. Dis-le-moi! le priait-elle.

— Je n'en sais rien, ma chérie, lui répondit le maître avec un sourire forcé, ça m'a pris comme ça... Je ne me sens pas très bien. N'y pense pas, moque-toi de moi plutôt que je me sois mis à pleurer comme un petit enfant.

Et il soupira.

— Tu crois peut-être que je ne t'aime plus? lui demanda la dame.

— Si, tu m'aimes.

— Je t'aime et comment!... Mais on ne peut pas toujours rester assis ensemble: il faut s'occuper du ménage, mon cœur!

Et elle l'embrassa.

Le matin, le maître alla inviter le colonel.

XXXIX

La dame accoucha d'un garçon. Combien il y eut de convives au baptême! On donna un banquet somptueux. Le parrain-colonel arriva bruyamment dans la cour dans un attelage tiré par des chevaux gris qui faisaient tinter et sonner leurs grelots. Le colonel était corpulent, à face ronde et rouge. Il retroussait tout le temps sa moustache de la main droite, retenait son sabre de la main gauche et bombait constamment la poitrine.

Contente d'être un peu plus libre, je sortis voir Prokip. J'étais en train de parler avec lui près du perron quand le maître surgit. Il était joyeux comme au temps où il faisait la cour à la dame.

— Qu'est-ce que vous faites là ensemble? De quoi parlez-vous? demanda-t-il en riant.

Et Prokip de lui dire:

— Monsieur, donnez-moi cette fille en mariage!

— Bon, prends-la, Prokip! Je n'ai rien contre. Mariez-vous et vivez en paix.

— Et Madame? demanda Prokip.

Le maître poussa un soupir et resta pensif, puis il dit:

— Suivez-moi! Prends-la par la main, Prokip!

Il alla lui-même dans les appartements. Prokip me conduisait en me serrant la main.

— Ma chérie! dit le maître, je t'ai amené des fiancés. Te plairont-ils?

Il y avait dans la pièce une foule de messieurs et de dames. Le colonel se pavanait parmi tout ce monde comme un dindon de Périéaslav et soufflait de temps en temps.

Notre dame était assise sur un fauteuil. Elle nous regarda et se retourna. Son sourire gai disparut. Elle jeta un regard courroucé au maître et demanda:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Prokip la salua et lui formula la demande.

— J'ai déjà donné mon consentement, dit le maître, toi non plus ne sois pas contre, ma chérie. Le Seigneur nous a rendus heureux, qu'ils soient heureux aussi!

La dame gardait toujours le silence et se mordait les lèvres. Le colonel prit les devants et dit d'une voix claironnante:

— Qu'ils forment un couple, ces sacrés en-

fants, qu'ils forment un couple! Ils sont bien tous les deux! Il faut les marier, ma chère commère. Tu veux te marier, mademoiselle?



me demanda-t-il. Il s'efforçait de me faire un clin d'œil, fermait les yeux, mais n'y arrivait pas, car il avait beaucoup bu.

Tous les messieurs lui firent écho:

— Mariez-les, mariez-les! Vous entendez: votre compère, le colonel, dit qu'il faut qu'ils forment un couple...

La dame dit alors:

— Soit!

Nous ne nous rendîmes même pas compte comment nous franchîmes le seuil. Nous nous précipitâmes et, sans rien célébrer du tout, nous nous mariâmes à la hâte pour que la dame ne nous séparât pas.

Elle en voulait beaucoup au maître:

— Quel sale tour tu m'as joué! lui reprochait-elle. Je ne peux pas te pardonner le tour que tu m'as joué!

— Et toi, me grondait-elle, tu auras affaire à moi!

«Advienne que pourra, me disais-je, mais nous sommes déjà mariés!»

J'étais très heureuse que désormais je pouvais lui adresser la parole devant tout le monde, le regarder, qu'il était déjà à moi.

XL

Je restai auprès de la dame comme avant. Elle me raillait encore plus, se payait ma tête encore plus et me disait tout le temps: — Alors? C'est bien d'être mariée? C'est mieux?

Quelle que fût la façon dont mon mari me





parlait ou me plaignait, parfois j'avais tellement besoin de lui et lui, il disparaissait comme par enchantement. Mais dès que je le rencontrais, je me sentais gaie et bien; j'oubliais tout le malheur. Seulement mon mari était de jour en jour de plus en plus renfrogné et cela me causait bien des soucis.

— Tu ne m'aimes plus, Prokip?

Il me serrait contre son cœur et me regardait dans les yeux avec tant d'amour que j'avais l'impression que des ailes me poussaient.

— Mais pourquoi es-tu toujours triste, Prokip?... Maintenant nous sommes déjà ensemble pour toujours.

— Oh, mon cœur! C'était difficile sans toi, mais avec toi c'est encore plus difficile... Ce n'est pas facile de s'attendre à chaque instant à des réprimandes et à des souffrances!... Sans avoir la possibilité de se défendre... C'est pénible, Oustia!

— On supportera le malheur ensemble d'une manière ou d'une autre, Prokip. Moi, je pense qu'à deux c'est plus facile.

— Tu as peut-être raison, ma chérie!

Et il me souriait et me plaignait.

J'étais tellement contente quand je le rassérenais, quand je le distrayais!

XLI

Nous vécûmes ainsi, malheureux et tristes, jusqu'à l'automne. Et voilà ce qui se passa alors...

Un jour, on était en train de secouer des pommes dans le verger pour les mettre dans des paniers. Mon mari secouait et me regardait tout le temps du pommier tantôt d'une branche, tantôt d'une autre. La grand-mère était déjà un peu fatiguée et s'assit pour se reposer.

— Voilà le bel été déjà terminé, proféra-t-elle, le soleil brille encore, mais ne chauffe plus.

En disant cela, elle se mit à regarder autour d'elle.

— Oustyna, ma colombe! N'est-ce pas la marmaille qui regarde de derrière la haie? me demanda-t-elle.

Je jetai un coup d'œil. Il y avait, en effet, une tapée d'enfants près de la haie.

— Eh bien, mes enfants? leur demanda la grand-mère. Que voulez-vous, mes petits?

Les petits se taisaient et ne faisaient que couler des regards vers les paniers remplis de pommes.

— Approchez-vous, mes petits garçons: je vais vous donner une pomme à chacun! leur dit la grand-mère.

La marmaille se précipita dans le verger. Ils entourèrent la vieille comme des moineaux qui se posent sur un sorbier. La vieille se mit à les régaler... Leur tapage et la rumeur de leurs voix retentissaient autour de nous: les enfants sont des enfants. Soudain, la voix de la dame se fit entendre comme un coup de tonnerre:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Les enfants s'effrayèrent. Les uns se mirent à pleurer, d'autres prirent leurs jambes à leur cou; on n'entendit que leur bruissement. Mon cœur palpait.

La grand-mère répliqua calmement:

— J'ai donné une pomme à chacun des enfants.

— Tu as donné? Tu as osé? se mit à hurler la dame en tremblant de colère. Toi, pécore, tu voles mon bien!... Voleuse!

— Moi, voleuse!? proféra la vieille... Elle devint pâle comme un linge, ses yeux brillèrent et des larmes en coulèrent.

— Tu ne voleras plus! criait la dame. Ça fait longtemps que je te guette, voilà quand tu t'es faite attraper... Distribuer les pommes seigneuriales!

— Je n'ai jamais volé de la vie, Madame, répondit la vieille d'une voix déjà plus calme, mais sonore. Monsieur n'a jamais interdit, régalaît lui-même les enfants. Dieu donne à tout



le monde. Regardez, n'est-ce pas assez pour votre âme?

— Tais-toi! piaula la dame en se ruant sur elle.

Les branches craquèrent. Mon mari regardait de derrière les feuilles vertes. Son regard était terrible! Je le suppliais des yeux.

— Voleuse! Voleuse! Accrochée à l'épaule de la grand-mère, elle injurait la vieille, la tirait, la poussait.

— Vous avez tort de dire du mal de moi! Je ne suis pas une voleuse, Madame! J'ai vécu une vie honnête, Madame!

— Tu me contredis encore?

Et elle frappa la vieille au visage à tour de bras, comme avec une hache!

La vieille vacilla sur ses jambes: je m'élançai vers elle; la dame se jeta sur moi et mon mari se précipita sur la dame.

— Merci, mon enfant, me dit la grand-mère. Ne t'inquiète pas, n'irrite pas Madame.

La dame m'avait déjà attrapée par les nattes.

— Ça suffit, Madame, ça suffit! cria mon mari en lui saisissant les deux bras. Il n'y aura pas de ça! Ça suffit!

La dame, en colère, époustouflée, ne faisait que crier:

— Quoi? Comment? Hein?

S'étant un peu ressaisie, elle se rua sur Prokip. Celui-ci répétait:

— Non, ça suffit!

Elle se mit alors à pousser des cris. Les gens accoururent, se mirent à regarder. Le maître s'amena à toute vitesse.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Mon mari lâcha alors la dame.

— Voilà tes braves gens! put à peine prononcer la dame. Je te remercie!... Mais pourquoi ne dis-tu rien? cria-t-elle encore plus fort. On a failli me casser les bras et toi, tu gardes le silence!

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda le maître angoissé en regardant de tous les côtés.

La dame commença à raconter: que la vieille l'avait volée, que tous voulaient sa mort — elle débita un tas de choses! Elle sanglotait, criait, maudissait tellement que le maître se mit lui-même en colère. Il fondit sur mon mari:

— Bandit!

— N'approchez pas, Monsieur, n'approchez pas! l'avertit mon mari d'un air morose.

— Hé! Je vois, dit le maître, que tu n'as pas assez de place ici. Attends donc: tu briganderas en étant soldat, tant que tu voudras!

La dame glapissait:

— Qu'on l'enrôle, qu'on l'enrôle!... Il y a

justement un recrutement maintenant en ville; emmène-le tout de suite!

— Saisissez-le! cria le maître aux gens. Liez-lui les mains!

Prokip n'opposait pas de résistance, tendit lui-même les mains et sourit.

Accouru à ce bruit, Nazar me dit:

— Qu'est-ce qui t'a fait peur? Pourquoi pleures-tu? Ça ne sera pas pire!... Mais si ça sera mieux, ça, je ne sais pas...

XLII

On emmena Prokip à la maison. La garde se tenait près de la porte. Dehors on attelait une voiture. Nazar attelait des chevaux pour le maître.

Mon mari réfléchit longuement, puis dit:

— Oustyna! Assieds-toi à côté de moi!

— Qu'as-tu fait, mon pigeon? Qu'as-tu fait? lui dis-je.

— Et qu'est-ce que j'ai fait? Tu seras libre c'est tout! Tu seras libre, Oustyna!

— Libre, lui dis-je, mais sans toi!

J'avais le cœur si gros!...

— La liberté! s'écria-t-il, la liberté!... Mais en liberté ni le mal ni le malheur, rien n'est terrible. En liberté je soulèverais les mon-



tagnes! Mais pour le serf, quelle que soit sa chance, tout le bien se transformera en mal.

On entendit le bruit de la voiture dans la cour. On emmena Prokip. Je le rejoignis sur la voiture dans les vêtements que j'avais sur moi. La vieille nous bénit tous les deux: — Que la mère de Dieu vous aide, mes enfants! — Et des larmes coulaient lentement de ses yeux doux.

On nous emmena à toute vitesse. Je ne sais comment la dame ne s'était pas souvenue de moi en donnant des instructions au maître: elle ne m'aurait pas laissée partir!

On voyageait en silence en se tenant les mains. Je ne pleurais pas, ne me désolais pas, seul mon cœur battait, palpitait...

Nous approchions de la ville. Le maître souleva la poussière près de nous et nous distança. Nous entrâmes dans la ville. Nous passâmes en trombe par les rues et la voiture s'arrêta devant un grand édifice.

Prokip lâcha ma main.

— Oustia, ne t'inquiète pas.

On l'emmena à la réception. Je m'assis sur le perron comme sur un cercueil.

— Ne te fais pas du mauvais sang, dit Nazar. Il n'est mal dont bien ne vienne.

Des cheveux blancs commençaient déjà à le couvrir comme de la neige; il me réconfortait,

mais on voyait bien que lui-même, personne ne pouvait plus le réconforter.

Soudain, on fit sortir mon mari... Mon Dieu! Mon cœur défaillit et lui était gai comme un pinson...

XLIII

Je restai en ville avec mon mari. Ces jours-là passèrent vite, comme une étincelle qui s'allume et s'éteint, mais je m'en rappellerai toute ma vie!

On confia aussitôt mon mari à un instructeur russe pour lui apprendre l'art militaire. L'instructeur était de haute taille, avait les yeux noirs, des cheveux et une moustache en brosse. Il marchait droit, parlait d'une voix forte et se conduisait avec orgueil.

Nous le saluâmes, mais lui ne dit rien, seulement examina Prokip d'un air sombre. Prokip lui donna de l'argent:

— Excusez-moi, Monsieur, qu'il y ait peu, mais le serf ne gagne pas beaucoup.

L'instructeur toussa, cracha:

— Allons!

— Allons en ville, ma chérie, nous promener! me dit Prokip.

Et nous y allâmes.

Nous marchions dans les rues et les ruelles,

nous nous promenions. Il me demanda soudain :

— Eh bien, Oustyna, te rends-tu compte que tu es déjà une âme libre ?

Et il se mit à rire en me regardant dans les yeux.

Malgré mon angoisse, malgré mon cafard, je souris aussi et je me sentis heureuse sans trop savoir pourquoi.

Je trouvais une maison qu'on louait, mais nous n'avions pas d'argent. Et où en trouver ? On n'avait rien à vendre. J'étais partie sans rien prendre. Je n'avais pas de grands biens là-bas : quelques chemises, deux jupes, une jaquette et une touloupe. Ce n'était pas le moment alors de prendre mes effets et plus tard la dame ne me les rendit plus. Je décidai d'aller travailler à la journée. On en causa avec Prokip et on alla voir la propriétaire qui louait la maison. Nous lui contâmes notre malheur et lui demandâmes si nous pouvions lui payer le loyer à la journée.

— Bien, dit-elle, quand vous aurez de l'argent, vous paierez à la journée et quand vous n'en aurez pas, j'attendrai.

Nous nous installâmes chez elle.

XLIV

Notre propriétaire était une vieille veuve, accueillante et affable. Et qu'est-ce qu'elle était loquace! Elle racontait et racontait, parlait tout le temps de son malheur, disait que toute leur famille s'était ruinée, qu'elle était restée seule au monde. Elle soupirait à tout moment et versait souvent des larmes. Elle répandit pas mal de larmes pour nous aussi: quand moi et mon mari, on était parfois assis ensemble et on causait, elle se mettait à pleurer et à répéter que nous étions si jeunes, que nous étions beaux comme tout, que nous devons vivre et vivre et réjouir les gens par notre présence... Elle se lamentait et pleurait. Nous la supplions déjà! Elle se calmait seulement quand l'instructeur arrivait et tonnait contre elle: «La vieille a de nouveau le cafard!»

Elle le redoutait à cause de son caractère renfermé: on ne pouvait ni lui parler, ni lui demander quoi que ce soit.

— Quel homme! disait parfois la vieille. Comme il est redoutable et peu aimable, Dieu nous en garde! N'a-t-il jamais eu de famille ou quoi? Dieu sait!

Je me levais de bon matin et j'allais au travail à la journée. Je rentrais tard. J'avais

l'argent gagné dans la main. Je me hâtais gaie-
ment à la maison.

Mon mari me rencontrait encore en route;
il me serrait aimablement et fortement la main
et demandait à voix basse:

— Tu t'es bien fatiguée, Oustia?

XLV

On était assis un soir: le Russe fumait la
pipe sur le banc, la propriétaire était près de la
fenêtre et moi et Prokip, nous étions un peu à
l'écart. Nous gardions tous le silence. Soudain,
quelqu'un frappa à la porte — toc, toc! Puis une
voix se fit entendre derrière la porte: «Salut!»

C'était Nazar!

Il entra et se planta devant nous, la tête
touchant le plafond. Il avait une pipe entre
les dents et on aurait dit que les cheveux gris
étaient cachés dans ses boucles épaisses.

— Que Dieu àide la maîtresse de maison et
tout le monde!

— Merci! Soyez le bienvenu, le salua la
vieille.

— D'où viens-tu, Nazar? demanda Prokip.
On dirait que tu sors de la terre!

— Je viens, dit-il, d'où les braves gens
s'enfuient.

L'instructeur bougea et se mit à jeter des
regards sur la porte.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Monsieur le Russe? Nous sommès de la même croyance, ne t'en fais pas.

L'instructeur continuait à regarder les fenêtres, la porte.

— Oh la la, comme tu es vif! N'est-ce pas le vent que tu veux attraper?... Oh, je vois bien que tu es des steppes... Alors, n'essaie même pas, tu n'attrapèras pas. Donne-moi mieux du feu pour allumer ma pipe... Comment vous vivez ici? nous demanda-t-il. Combien coûtent au marché les jeunes femmes agiles et belles? plaisanta-t-il en me clignant de l'œil.

— Et chez vous comment ça va? lui demandai-je.

— Comment?! On laisse aux gens le choix: ou bien de se noyer, ou bien de mourir.

— Oh, bonne mère! Oh, mon Dieu! s'affligea la propriétaire.

L'instructeur ne fit que retrousser sa moustache.

— Et la vieille? demandai-je.

— Elle vit. La vieille supportera tout. Elle vous fait ses amitiés.

Je lui demandai ce que la dame avait dit à mon sujet.

— Hé! Hé! Le maître a payé cher pour vous deux: «C'est à cause de ton relâchement, disait-elle, qu'on a perdu deux travailleurs! Qui c'est

qui a été la dupe?» C'est la dame qui disait ça, mais moi je dirai ceci: dupe ou pas dupe, mais, en se tenant devant elle, il n'avait absolument pas l'air d'un homme intelligent.

Sur ces entrefaites, la propriétaire nous invita à souper. Nazar sortit de son sein une bouteille d'eau-de-vie et la posa sur la table.

— Buvons, dit-il, un verre plein jusqu'aux bords, car notre vie n'est pas longue!... A la santé de celles qui ont des sourcils noirs!

— Qu'est-ce que c'est que cette eau-de-vie? dit l'instructeur. Mieux vaut boire de l'eau que de l'eau-de-vie pareille!

— Celui qui veut boire de l'eau n'a qu'à en boire, répondit Nazar.

— La goutte semble être bonne, dit la propriétaire.

— Que le cabaretier ait une vie aussi bonne! tonna en réponse l'instructeur. Néanmoins, il en but encore, encore et encore. Il buvait, crachait, critiquait et buvait de nouveau.

La vieille s'étonnait et hochait la tête, mais à la fin elle ne put se retenir:

— Pourquoi la critiquez-vous de la sorte?

— Ça ne te regarde pas, mémère! fit l'instructeur. Pour les amis on boit n'importe laquelle.

— A votre santé alors!

— Connaissez notre bonté moscovite! ajouta Nazar.

Nous soupions, causions et l'instructeur, lui, buvait sans arrêt. Il pâlit et se pencha sur la table. Il nous regarda, moi et mon mari, et dit:

— Ah, mes jeunes mariés! Vous ne vivrez pas longtemps ensemble... Mais ne vous en faites pas!... Vous êtes restés un peu ensemble, vous avez mené un grand train de vie et ça suffit. Parfois on ne connaît ni la tendresse ni le bonheur dès le bas âge, on reste toute la vie sous le joug... Et on vit comme ça!... Sans famille, sans parenté, sans personne pour te saluer, pour te conseiller,— une vie, quoi!

La vieille lui demanda alors:

— Et de quelle famille êtes-vous, Monsieur? D'où venez-vous?

— Mes ancêtres étaient des cantanistes! répondit le Russe d'un air sombre. Leur nombre a diminué à l'époque du choléra, si vous en avez entendu parler. Je n'ai pas de famille, je n'en ai pas connu et je n'en connais pas.

— Et votre mère?

— J'ai déjà dit que je n'en connais pas!... A quoi bon demander inutilement?

— C'est comme moi! Moi aussi, je suis maintenant sans famille! dit la propriétaire en sanglotant.

— Elle aussi se fourre parmi les gens! tonna

le Russe. Qu'est-ce que c'est ton malheur?... Une bagatelle! Le malheur, c'est quand tu n'as personne de qui te souvenir et personne ne se souviendra de toi, quand tu ne peux aller nulle part et rester nulle part. Tous te sont étrangers et tout, absolument tout t'est étranger: et la maison, et les gens, et les vêtements... Des steppes! dit-il (en s'adressant à Nazar). Oui, mon frère! On m'a pris des steppes... Elles devaient être magnifiques, ces steppes!... Donne de l'eau-de-vie, mémère! Buvons jusqu'au fond, car c'est au fond que sont nos jeunes années!

Et il se mit à verser des larmes. Il riait en même temps et buvait... Puis il se laissa tomber sur le banc et s'endormit ainsi.

— Bon, maintenant il est temps de partir! dit Nazar. Adieu, mon frère Prokip!... Oh, j'allais oublier. Je t'ai apporté un peu d'argent: cinq roubles. Porte-toi bien!

— Merci, mon frère! Je ne sais quand j'aurai les moyens de te les rendre.

— Oh, écoute! L'essentiel, c'est d'être en vie! Ce n'est pas de l'argent du seigneur, mais d'un frère: ce n'est pas la peine de s'en faire. J'en gagnerai encore: maintenant je suis libre au moins pour six mois; on ne m'attrapera pas même avec des chiens.

Et il s'en alla sans dire adieu. On ne le revit plus.

XLVI

Mon Dieu! Quelle vie ce fut alors! Même avec le malheur, même avec la malchance, elle était si agréable, si heureuse! Je soupirais sans peine, je regardais et je pensais avec gaieté: tout ce que je gagnais, je le dépensais pour moi; je restais assise et je parlais tant que je voulais, sans avoir peur de personne; que je travaille ou pas, personne ne pouvait me forcer, personne ne pouvait m'importuner. Je me sentais vivre en âme et en corps.

Vers le printemps, le bruit courut que les soldats allaient partir en campagne.

— Ce n'est pas vrai! me disais-je. Pourtant, mon cœur sentit tout de suite que c'était vrai. Peu après, on donna l'ordre de se préparer à la campagne.

Prokip me rassurait, expliquait que ce malheur était passager, qu'il reviendrait, qu'on serait libres.

— Oui, oui, disais-je, oui, mon pigeon.

Mais j'avais le cœur gros et les larmes coulaient toutes seules.

Le jour du départ était déjà fixé. Nous allâmes faire nos adieux aux gens de la ferme. Les maîtres n'étaient pas à la maison; seule la grand-mère s'occupait du ménage. Chère mère! Je la reconnus de loin dans l'arrière-

cour et je fondis en larmes en la reconnaissant. Seule son âme vivante la faisait vivre. Je courus vers elle et je la serrai dans mes bras comme si c'était ma propre mère.

— Pourquoi pleures-tu, ma colombe? me demanda-t-elle à mi-voix.

— C'est que vous restez ici, dans cet enfer!

— Mais oui, ma colombe. Je suis née ici, j'ai été baptisée ici, je suis devenue orpheline ici... et c'est ici que je mourrai, mon enfant.

— Et vous souffrirez jusqu'à la mort?

— Oui, ma colombe.

Elle nous bénit, nous donna ce qu'elle avait, comme à ses propres enfants. Nous fîmes nos adieux et partîmes... Nous nous retournâmes plus d'une fois pour regarder en arrière. La grand-mère se tenait sur le seuil; rien ne troublait le silence; le temps était clair; une faible brise soufflait des champs; les bosquets respiraient la fraîcheur; de l'eau bruissait quelque part; et au-dessus de tout scintillait, brillait le firmament, le soleil rayonnant...

XLVII

J'ai accompagné mon mari jusqu'à Kiev. Je suis restée travailler à Kiev et lui est parti avec l'armée pour une contrée lointaine, quelque part en Lituanie.



— Ne te lamente pas, mon cœur! ordonnait-il en partant. Je reviendrai... j'espère. Toi aussi espère. Attends-moi!

J'attends... Qu'est-ce qu'il est long, ce service! Cela fait déjà sept ans qu'il est parti. Le reverrai-je un jour?... Je n'ai pas été dans mon village. Des gens m'ont dit que tous les miens sont en vie et vivent comme avant. La grand-mère est vivante, souffre, mais je n'ai même pas de nouvelles de Nazar. Je travaille, je m'embauche, je gagne de l'argent. Que nous coûte-t-il l'argent qu'on gagne? Il nous coûte le sang de nos veines! Mais parfois je me sens si bien, je suis tellement heureuse quand je pense que si je voulais, je serais libre de quitter tout de suite cet emploi. C'est en pensant ainsi que je travaille jusqu'à la fin de l'année. La seule pensée que je suis libre, que je n'ai pas les mains liées me rassure, m'aide. «Ce malheur est passager, n'est pas éternel!» me dis-je.

Mais est-ce que je peux oublier mon mari même un instant? Il m'a libérée de l'enfer, du joug!... Dieu lui-même m'oublierait alors! C'est mon mari et mon bienfaiteur. Que la Sainte Vierge le garde: je suis libre! Je marche, je parle, je regarde et ça m'est égal qu'il y ait des seigneurs au monde!

МАРКО ВОВЧОК

Институтка

Повість

Перевод с украинского С. С. Довганюка
Киев, издательство художественной
литературы «Дніпро», 1986.

(На французском языке)

Редактор К. Ю. Квітницька-Рижова

Художник С. Ф. Агамович

Художній редактор В. С. Мітченко

Технічний редактор Л. М. Смолянук

Коректор О. Я. Малкіна

Інформ. бланк № 3238

Здано до складання 10.04.85.

Підписано до друку 16.10.85.

Формат 60×84¹/₃₂. Папір офсетний.

Гарнітура балтика. Друк офсетний.

Умовн. друк. арк. 3,488. Умовн. фарбовідб. 14,066

Обл.-вид. арк. 4,067. Тираж 1500 пр.

Зам. 5—142. Ціна 76 к.

Видавництво

художньої літератури «Дніпро»,
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

З фотоформ Головного підприємства
на київській книжковій фабриці «Жовтень»,
252053, Київ, вул. Артема, 25.

Вовчок Марко

В 61 Інститутка: Повість / З укр. перекл. С. Довганюк; Іл. худож. С. Адамовича.— К.: Дніпро, 1986.— 118 с., іл.

У соціально-побутовій повісті видатної української письменниці (1833—1907) змальовано тяжке підневільне життя селян, викрито жорстоку поміщицьку експлуатацію і сваволю.

З приїздом панночки інститутки життя покоївки Устини стає нестерпним: адже кріпак — жива річ свого поміщика. Устининою чоловіка за непокірність віддають у солдати, сама ж вона лишається довічною солдаткою, якій ніде прихилити голову.

В 4702590100—214 214.86
М205(04)—86

У1

76к.